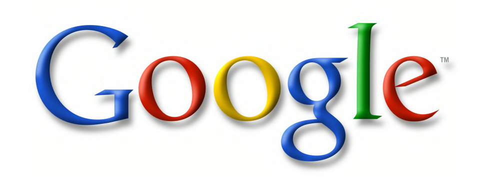
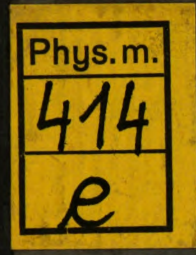





AUS FEUER UND WASSER GERETTET
BEIM GROSSEN BRANDE DER
BAYERISCHEN STAATSBIBLIOTHEK
IM MÄRZ DES KRIEGSJAHRES 1943
F. STAEBER



LA SECONDE VUE
DÉVOILÉE

DERNIER COUP PORTÉ

AUX SORCIERS ET AUX SORTILÉGES.

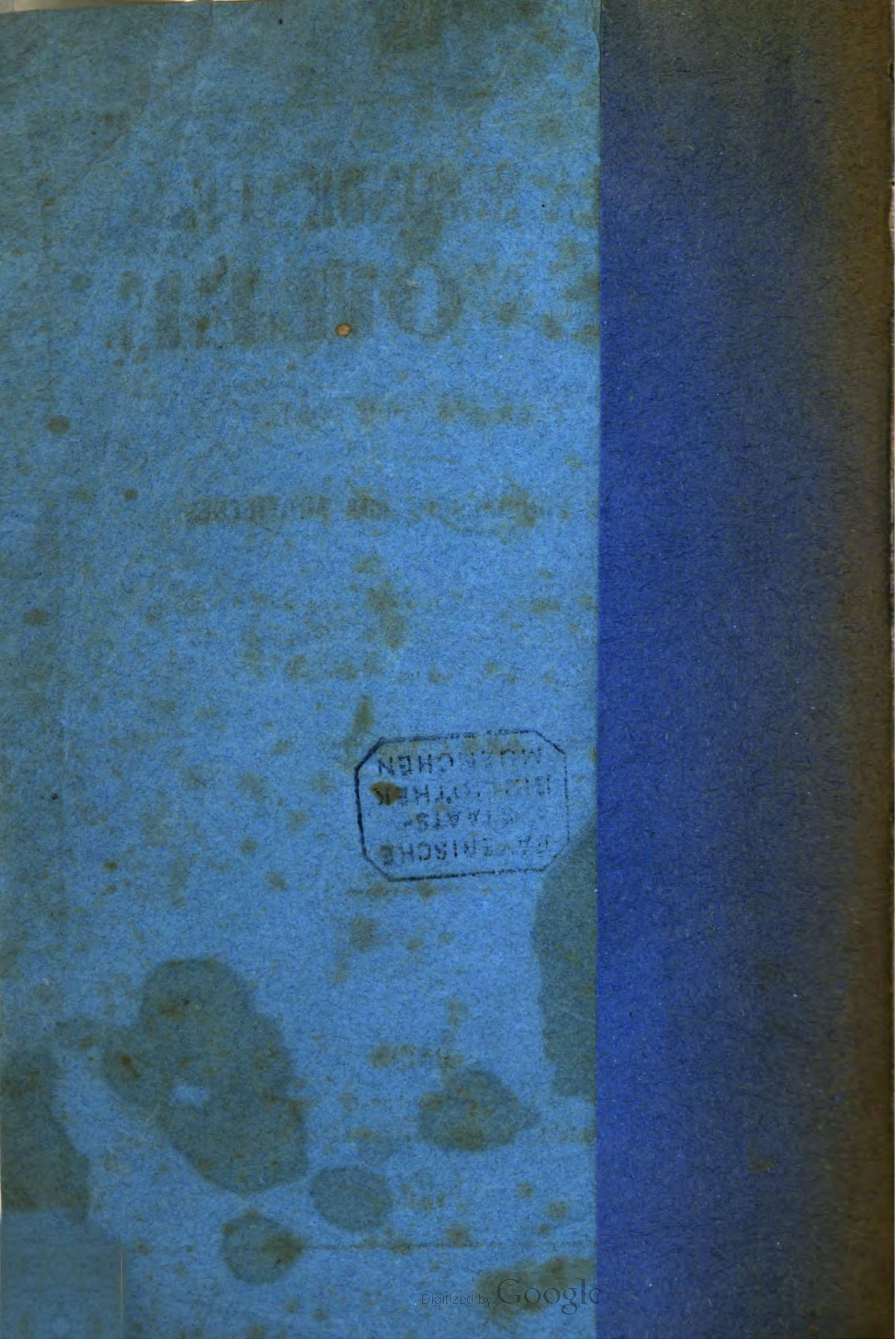
Ouvrage entièrement nouveau, donnant à tout le monde la facilité de faire des expériences dites de Seconde-Vue ou de Double-Vue

Par M. F. A. GANDON.

PARIS

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS
ET CHEZ L'AUTEUR, PASSAGE SAINTE-MARIE, 12, RUE DU BAC.

1849.



LA

SECONDE VUE DÉVOILÉE,

DERNIER COUP PORTÉ

AUX SORCIERS ET AUX SORTILÉGES,

Ouvrage entièrement nouveau, donnant à tout le monde la facilité de faire des expériences dites de Seconde-Vue ou de Double-Vue

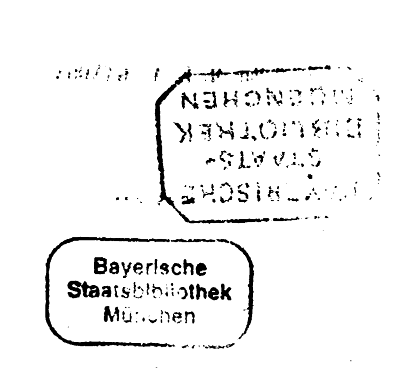
Par M. F. A. GANDON.

PARIS

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS

ET CHEZ L'AUTEUR, PASSAGE SAINTE-MARIE, 12, RUE DU BAC.

1849.


Bayerische
Staatsbibliothek
München

AVANT-PROPOS.

Nous n'avons pas voulu, dans ce livre, porter la moindre atteinte au magnétisme. Que le public ne se trompe donc pas sur le titre de cet ouvrage. Tout le monde à Paris a assisté aux séances de seconde vue faites au Palais-National par M. Robert-Houdin et aux Spectacles-Concerts par M. Gandon dont le sujet était si intelligent, qu'il devinait non seulement tous les objets présentés par le public, mais qu'il répétait, chose bien plus extraordinaire, tous les mots écrits dans toutes langues possibles, expériences que nous avouons n'avoir vu faire que par ce jeune enfant. Le but de l'auteur de ce livre, aussi curieux qu'intéressant, est de mettre aujourd'hui le public dans le secret de ces expériences qui ont constamment excité le plus vif intérêt. Chacun voudra connaître enfin ce mystère de la seconde vue et voudra expérimenter par lui-même. La méthode que nous publions aujourd'hui est celle de M. Gandon, et elle est sans contredit la plus complète qui puisse être

offerte aux amateurs du merveilleux. Non seulement ce sera une récréation très agréable, mais encore cela servira à rendre le public moins crédule à l'égard de certaines gens qui souvent empruntent le nom de magnétiseurs et qui n'obtiennent des résultats qu'à l'aide de conventions apprises d'avance. Le fait est si vrai que M. Gandon a donné devant plusieurs Sociétés s'occupant sérieusement de magnétisme, des séances dans lesquelles il obtint des effets si incroyables à l'aide de sa méthode, que les membres de ces Sociétés n'hésitèrent pas à affirmer que ces effets étaient le résultat du magnétisme. A la fin de cet ouvrage, qui est certes le plus curieux que nous ayons jamais lu, l'auteur raconte quelques-unes de ces séances dont les témoins existent presque tous, et nous ne doutons pas que ces Messieurs n'admirent, comme nous, les étonnantes et simples combinaisons à l'aide desquelles un enfant, sachant à peine lire, pouvait prononcer et traduire des mots étrangers, faire des opérations, des calculs, vous dire le ton d'un morceau de musique, le nom de la fleur la plus extraordinaire, et satisfaire, en un mot, à toutes les demandes du public, si compliquées qu'elles fussent.

Si nous n'avions pas lu avec la plus grande attention le manuscrit qui nous a été livré par M. Gandon, nous l'eussions pris volontiers pour fou quand il nous disait qu'il était parvenu à faire comprendre à un enfant, sachant à peine son français, l'existence du mot latin *Bonus*, en lui disant tout simplement : *C'est parfait! Oh! vous trouverez*... si vous cherchez. Aussi nous sommes sûrs de l'accueil réservé à cet ouvrage tout-à-fait hors ligne, car jamais auteur n'aura su piquer la juste curiosité du public avec autant de certitude de sneeès que M. Gandon vient de le faire en dévoilant les mystères de la seconde vue, mystères contre lesquels bien des raisonnements étaient venus se briser sans réussir à les pénétrer.



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Sur

Les faux Magnétiseurs et les Charlatans qui trompent le public et lui volent son argent en prétendant dévoiler l'avenir.

Ce livre est composé dans le but d'éclairer le peuple, non seulement celui des villes qui, s'il ne croit pas aux sorciers comme les habitants de nos campagnes, ajoute foi malheureusement aux annonces pompeuses de certains magnétiseurs qui ont l'audace de vouloir prédire l'avenir, quand ils ne savent pas eux-mêmes s'ils pourront dîner, tout en découvrant des trésors pour les autres.

Les premiers effets du magnétisme parurent si extraordinaires qu'il ne manque pas de charlatans pour exploiter cette découverte; et les uns, sous le titre de somnambules lucides, extralucides, les autres, sous celui de sujets doués de la seconde vue, s'offrirent au public crédule qui les accueillit avec trop de faveur puisque de nos jours le meilleur métier peut-être, ce-

lui qui rapporte le plus, c'est de tromper toujours ce pauvre public que nous voulons éclairer aujourd'hui en lui prouvant toute la fausseté de ces belles promesses.

L'auteur de cet ouvrage a donné pendant un an des séances d'expériences dites de seconde vue, et partout il a trouvé l'engouement pour le magnétisme poussé à un tel point, que presque jamais on ne voulut ajouter foi à ses paroles quand il disait qu'il avait obtenu les résultats qu'il présentait au public par un simple moyen mécanique ; c'est-à-dire qu'à l'aide de combinaisons et de permutations de lettres, en disant, par exemple, au sujet doué de la seconde vue : *Qu'est-ce que je tiens ?* cela voulait dire : *Une pièce de cinq francs au millésime de* 1832.

Nous ne voulons pas ici multiplier les extraits des nombreux journaux qui ont rendu compte des expériences faites par divers personnages ; ce que nous voulons prouver, c'est que le public a presque toujours été trompé par les magnétiseurs de mauvaise foi au moyen de combinaisons de lettres, de conventions, d'inflexions de voix et, comme dans les expériences de seconde vue, à l'aide d'un binôme ingénieux, binôme dont nous allons donner la clef dans ce petit livre que tout le monde voudra posséder.

Un seul extrait de journal suffira pour bien faire comprendre les résultats obtenus par M. Gandon dans ses expériences de seconde vue.

Nous laissons parler le journal *L'Orléanais* des 14 et 17 novembre 1847 :

« Que dire de la soirée de samedi dernier. Certes notre théâtre n'a pas tous les jours le rare, trop rare privilége d'étonner, de stupéfier ainsi son public.

« Figurez-vous un petit enfant à la figure rose et candide, assis sur une chaise comme un simple mortel. Une première fois on lui bande les yeux, précaution gênante, mais surtout inutile et superflue. De la scène où il siège, où les feux de la rampe lui dévorent les yeux, il lit, découvre, reconnaît, distingue, nomme, désigne la fleur que vous avez nommée à son oncle, éloigné de lui de toute la profondeur de la salle, vous, brave homme du peuple, assis au fond ténébreux, caché, enseveli dans les noires profondeurs de notre parterre. Pour cet enfant point de secrets. Tout ce que vous dites à son oncle, tout ce que vous montrez à ce dernier, bagues, anneaux, diamants, montres et tabatières, chiffres et lettres, instruments et brimborions de toute sorte, l'enfant voit tout, explique tout, indique tout. Et entre eux, entre l'oncle et le neveu, point de relations visibles, matérielles ; nul signe, nul geste ne franchit la distance qui les sépare l'un de l'autre pour réunir leurs pensées, combler ce vide qui existe entre eux. Ils sont isolés, séparés, et cependant ce que l'un voit, l'autre le voit et le nomme, ce que l'un entend, l'autre l'entend et le répète ; pourtant, nous vous le répétons encore, l'enfant ne peut entendre, la distance est trop longue, et vous parlez trop bas ; il ne peut voir, un intervalle immense les sépare, et puis, l'objet est trop micros-

copique. Si nous avions à définir cet enfant, nous vous dirions : C'est un sourd qui entend, un aveugle qui voit. Notre définition vous fait sourire, incrédule lecteur, vous vous moquez de notre crédulité, vous nous riez au nez, car notre confiance vous semble puérile et insensée. Riez tant qu'il vous plaira, riez jusqu'à ce soir; mais ce soir, du moins, faites nous le plaisir d'aller vous-même sourire de votre incrédulité, d'aller vous-même vous convaincre des faits ci-dessus relatés.

« Du reste, soyez tranquille, vous n'êtes pas le seul incrédule. Le public de samedi dernier l'était, mais au suprême degré. Si nous vous mettions sous les yeux toutes les hypothèses imaginées pour expliquer cette double vue, ce phénomène tout intellectuel, ce serait pour nous un rude travail, pour vous un pénible et fastidieux ennui. Un moment tout le public se prit pour un facétieux compère. On s'accusa mutuellement, il fallut bien cependant renoncer à cette hypothèse quelque peu mystifiante : on chercha, on scruta, les imaginations les plus paresseuses travaillèrent comme les autres; enfin le secret fut trouvé, expliqué, commenté, prouvé. On remit au lundi suivant à le divulguer.

« Enfin lundi vint, on attendit avec impatience que le premier acte de *Ne touchez pas à la Reine* fut terminé. Le rideau tomba, puis il remonta; et, dans un salon républicain de l'an 93, M. Gandon et son neveu apparurent. Le neveu prit sa place sur son siège habituel; l'oncle commença sa pérégrination accoutumée.

Sur une ardoise il fit écrire un mot que lui seul put voir, il plaça son doigt sur le côté de l'ardoise où rien n'était écrit ; l'enfant vit au-delà de ce doigt, il lut ce mot que son oncle avait lu et le transcrivit sur une seconde ardoise qu'il tenait à la main.

« Cette expérience faite, et par elle le prétendu secret découvert la surveille, démenti et confondu, les expériences continuèrent. Elles furent nombreuses, étonnantes de succès et de prestige ; c'était à ne plus savoir que dire, que penser. Les plus fins y renonçaient, les plus habiles restaient muets et atterés, les plus bavards se contentaient de faire des expériences, les plus incrédules étaient les plus confiants ; enfin, quelques personnes encore lâchaient le mot de ventriloquie ; mais elles y renoncèrent, voyant qu'à chaque instant mille et un faits venaient combattre, détruire leurs hypothèses.

« Somme toute, ce fut une très curieuse, très intéressante séance. Il y avait là une étude de mœurs, de caractère à faire, qui pouvait bien avoir son côté piquant et instructif. Là, tous les goûts se faisaient jour, tous les petits travers de l'espèce humaine se montraient ou se laissaient deviner.

« Plus d'une fois un rire homérique, olympien s'éleva dans la salle. C'était un nom inconnu et quelque peu dépaysé parmi nous ; c'était un emblème mythologique, vieux souvenir d'un autre siècle. Hélas ! que d'indiscrétions il y eut ! Que d'heureuses époques rappelées et commentées ! Bref, il n'est pas jusqu'à ce prodigieux nom d'une fleur (*Landama Cocorama*) qui



n'ait eu les honneurs du *bis* et des bravos. »

Nous n'ajouterons pas d'autres citations ; car ce compte-rendu est la reproduction exacte d'une des séances de seconde vue donnée par M. Gandon et par son neveu. Nous allons maintenant apprendre à nos lecteurs par quels moyens on peut parvenir à des résultats aussi merveilleux et dévoiler ainsi les mystères de la seconde vue. Non seulement pour un grand nombre de personnes ce sera une charmante distraction de pouvoir expérimenter elles-mêmes, mais encore tout le monde pourra se mettre en garde contre les charlatans qui ont voulu donner une tournure sérieuse et infaillible à des expériences de somnambulisme qui n'étaient peut-être obtenues que par des moyens analogues à ceux contenus dans cet ouvrage.

MANIÈRE DE PROCÉDER AUX EXPÉRIENCES DE SECONDE VUE.

Il faut dans ces expériences, comme dans celles du magnétisme, deux personnages : l'expérimentateur et le sujet ; ou, pour mieux nous faire comprendre, le professeur qui interroge et le compère qui répond.

Le compère est placé devant les spectateurs de manière que chacun puisse se convaincre qu'il n'existe pas de communication entre le professeur et le sujet.

Pour plus de sureté on peut couvrir les yeux du sujet avec un bandeau, on peut lui faire tourner le dos et même le placer dans une pièce voisine. Il suffit que le démonstrateur puisse s'en faire entendre,

tout le sortilége, toute la magie consistant dans la manière de poser la question ou dans la formule qui est employée pour prier une personne de l'assemblée de poser elle-même la question. Il fallait un grand travail pour arriver à ce résultat. Faire comprendre au sujet qu'il faut dire le nombre 12, par exemple, en disant à la personne qui a proposé ce nombre : *Demandez-le vous-même.* Le spectateur ne voit dans cette phrase que l'invitation exprimée en termes bien naturels de poser lui-même la question, tandis que le compère a déjà compris que le nombre 12 avait été posé. Chose plus extraordinaire, cette phrase si simple, qui a servi à faire deviner le nombre 12, servira tout-à-l'heure à indiquer le nombre 128; plus tard la même phrase indiquera une fleur, un objet, un nom, etc. Nous ne parlerons plus des difficultés de ce travail, difficultés qui n'ont existé que pour le créateur du système, et qui tombent devant l'analyse que nous allons en donner.

DES CHIFFRES ET DES NOMBRES.

Il n'était pas difficile de trouver dans l'alphabet des lettres pour remplacer les chiffres, car c'est une méthode adoptée depuis longtemps dans le commerce; il fallait choisir ces lettres assez heureusement pour que le professeur pût les placer d'une manière toute naturelle dans les phrases servant à interroger le compère.

Pour éviter les redites, il est bien entendu que le

compère doit s'attacher aux premiers mots prononcés par le professeur, soit que ces mots s'adressent directement à lui, soit qu'ils forment une invitation au public d'interroger lui-même.

Les chiffres dont nous nous servons sont figurés par les lettres suivantes :

Chiffres.	Lettres qui les remplacent.
1.	D.
2.	L.
3.	C.
4.	P.
5.	Q ou QUEL EST, pris pour un seul mot.
6.	A ou A PRÉSENT, pris pour un seul mot.
7.	F.
8.	V.
9.	N.
0.	M.

Toutes les fois qu'il n'a été posé qu'un seul chiffre par un spectateur, le professeur a soin d'indiquer dans sa phrase qu'il ne s'agit que d'un chiffre, et pour éviter la confusion, s'il oubliait de faire sentir qu'il n'y a qu'un chiffre écrit, il ajouterait : *S'il vous plaît* après le seul mot qu'il aurait prononcé ; la première lettre de chaque mot signifiant un chiffre.

EXEMPLE : Un spectateur écrit sur une ardoise, qui lui est présentée, le chiffre 7 ; le professeur dit : *Faites, s'il vous plaît, la question ; le sujet vous dira le chiffre que vous avez posé ?*

Le sujet a parfaitement le temps de faire le travail dans son esprit, la formule *s'il vous plaît* lui indiquant

qu'il ne doit chercher qu'un chiffre. La lettre F qui commence la phrase a la valeur du chiffre 7 ; il répond donc : *Monsieur a posé le chiffre* 7.

Le détail d'un exemple pourrait suffire ; mais pour que nos lecteurs soient dès l'abord bien convaincus, que toutes les lettres choisies pour remplacer les chiffres se prêtent merveilleusement à toutes les combinaisons, nous allons continuer les demandes et les réponses pour tous les chiffres pris isolément, nous servant alternativement d'une phrase qui indique parfaitement au sujet qu'un seul chiffre a été posé en employant la formule *s'il vous plaît* immédiatement après le premier mot pour mieux faire comprendre qu'il ne s'agit que d'un chiffre.

On donne à deviner le chiffre 1. — Le professeur s'exprime ainsi :

Dites le chiffre que monsieur a posé?
1

Un chiffre n'est pas un nombre ; le compère sait de suite qu'il n'a qu'à trouver la signification de la première lettre du premier mot. Cette première lettre étant D, il répond : *C'est le chiffre* 1.

On pose le chiffre 2.

Demande. *Le chiffre que Monsieur vient de poser?*
2

Même explication, même travail facile pour le compère qui, sachant d'avance la valeur de la lettre L et prévenu par la phrase de son professeur qu'un seul chiffre a été écrit, répond sans hésiter :

C'est le chiffre 2.

On pose le chiffre 3.



DEMANDE. *Citez, s'il vous plaît, le chiffre.*
3

RÉPONSE. *C'est le chiffre 3.*

Le choix des lettres qui remplacent les chiffres donnent une grande latitude au professeur, puisqu'il a à sa disposition un nombre infini de mots, pourvu toutefois que ces mots commencent par une lettre exprimant le chiffre ou les chiffres demandés.

Nous allons résumer dans un seul tableau les interrogations pour les chiffres isolés.

Chiffres posés.	DEMANDES.
1.	Dites le chiffre posé par Monsieur. 1
2.	Le chiffre posé. 2
3.	Connaissez-vous le chiffre posé ? 3
4.	Pouvez-vous dire le chiffre posé ? 4
5.	Quel chiffre a-t-on posé ? 5
6.	Annoncez le chiffre posé. 6
7.	Faites, s'il vous plaît, connaître le chiffre posé. 7
8.	Voulez-vous dire le chiffre posé ? 8
9.	Nommez le chiffre posé. 9
0.	Monsieur vient de poser un chiffre. 0

On voit par ce tableau que chaque première lettre du premier mot de l'interrogation correspond à chacun des chiffres ; le travail est donc presque nul pour le professeur et pour le compère qui n'ont tous deux qu'une seule lettre à trouver.

Si le professeur, comme nous l'avons déjà dit, veut faire poser la question par le spectateur, il forme sa phrase en conséquence et il est essentiel d'y opérer un changement, si plusieurs personnes voulaient faire deviner le même chiffre plusieurs fois de suite.

Exemple : On pose une première fois le chiffre 1.

Demande. *Dites le chiffre.*

Réponse. Un.

On pose de nouveau le chiffre 1.

Demande. *Demandez, s'il vous plaît, le chiffre que vous avez posé.*

La réponse est nécessairement la même et, comme la demande a varié, le public se dit, ou bien dit à ses voisins : « Mais vous voyez bien que la demande faite par le professeur ne signifie rien puisque nous avons demandé nous-mêmes. »

EXEMPLES POUR FAIRE DEMANDER PAR LES SPECTATEURS EUX-MÊMES.

Chiffres posés.	Demande du professeur qui, dans ce cas, paraît ne pas s'adresser au compère.
1.	Demandez, s'il vous plaît, le chiffre 1 que vous avez posé.
2.	La personne qui a posé le chiffre peut 2 demander elle-même.
3.	C'est vous, Monsieur, qui demanderez 3 le chiffre posé.
4.	Pour qu'il dise ce chiffre, veuillez le 4 demander.

5, Que Monsieur demande lui-même le
5.
chiffre posé.

6. Ah! Monsieur, demandez vous-même
6
le chiffre posé.

7. Faites, s'il vous plaît, la question,
7
Monsieur, pour ce chiffre.

8. Voulez-vous demander le chiffre posé?
8.

9. Ne voulez vous pas demander vous-
9
même le chiffre posé?

0. Monsieur, demandez vous-même le
0
chiffre posé.

Toutes ces phrases sont très naturelles et ne peuvent éveiller aucun soupçon; car nous avons remarqué que rarement le public s'attachait aux lettres, mais qu'il cherchait plutôt si le nombre de mots ne correspondait pas au nombre de chiffres. L'avantage immense de ce système consiste dans la facilité déjà énoncée d'employer la même phrase pour une foule de nombres différents au moyen de signes insaisissables pour le public. Comme notre but, en faisant ce petit livre, est de bien éclairer les lecteurs sur les résultats qui sont obtenus chez la plupart des soi-disant somnambules par des moyens analogues, nous n'entrerons plus dans le détail du choix des lettres; nous allons passer à l'explication de leur emploi pour toute espèce de nombres.

DES NOMBRES COMPOSÉS DE PLUSIEURS CHIFFRES.

S'il est posé un nombre de deux chiffres, le professeur, pour en avertir son élève, aura soin de mentionner dans la demande qu'il s'agit d'un nombre. Cette seule particularité dans la phrase indique au compère qu'il n'a que deux chiffres à chercher.

AVIS ESSENTIEL. — *Quoique le professeur et le compère aient dû étudier ensemble ce système avant de faire des expériences, il faut ordinairement beaucoup plus d'exercice au professeur s'il veut prendre de bonne heure l'habitude de varier ses phrases. Le compère n'a jamais qu'à s'occuper de donner la valeur convenue aux lettres qui commencent les mots de la phrase d'interrogation en prenant, bien entendu, autant de premières lettres de chacun des mots de la demande qu'il sera nécessaire de le faire.*

EXEMPLES : On pose le nombre 12.

DEMANDE. *Dites le nombre.*
1 2

Le compère entendant qu'il s'agit d'un nombre et non d'un chiffre est prévenu tout de suite, d'après la convention, qu'il doit chercher 2 chiffres. Il prend le premier mot dont la première lettre est D, c'est-à-dire 1 ; il continue et prend la première lettre du second mot qui est L, et qui signifie 2 ; sa réponse est toute tracée, puisqu'il sait d'avance qu'il n'y a que 2 chiffres à trouver.

Voici plusieurs exemples choisis au hasard parmi tous les nombres de 2 chiffres. La seule préoccupation du professeur est de faire sentir dans son inter-

rogation qu'il s'agit d'un nombre et non pas d'un chiffre. Le compère ne pourra pas chercher 3 chiffres, puisqu'on ne lui parle tout simplement que d'un nombre sans faire précéder la demande du signe qui exigera 3 chiffres.

Nombres posés.	DEMANDES.
12.	Demandez lui, Monsieur, le nombre. 1 2
22.	Lisez le nombre posé. 2 2
54.	Qu'il puisse dire le nombre posé. 5 4
78.	Faites vous-même la question pour ce 7 8 nombre.
99.	Nommez nous le nombre posé. 9 9
34.	Citez promptement le nombre posé. 3 4
41.	Parlez, dites le nombre posé. 4 1
62.	Annoncez le nombre posé, 6 2
82.	Voyez le nombre posé. 8 2
00.	Maintenant, Monsieur, demandez le 0 0 nombre que vous avez posé.

NOMBRES COMPOSÉS DE TROIS CHIFFRES.

Pour indiquer au compère qu'il a été posé un nombre de trois chiffres, le professeur prononce le mot ***Bien***, mot sans valeur pour le spectateur qui croit que le professeur l'a prononcé dans le seul but de marquer son approbation. Notez que la lettre B, qu'

commence le mot bien, n'a la valeur d'aucun chiffre dans notre système.

Exemple : On pose le nombre 128.

Demande. ***Bien*** (signifie qu'il y a trois chiffres à chercher). ***Demandez lui vous-même le***
1 2 8
nombre que vous avez posé.

Réponse. 128.

Le mot ***bien*** apprend au compère qu'il y a trois chiffres dans le nombre posé ; il prend donc la première lettre de chacun des trois premiers mots, et il trouve : Demandez, 1 ; lui, 2 ; vous, 8. Le nombre entier est
1 2 8
donc 128.

EXEMPLES CHOISIS DANS LES NOMBRES DE TROIS CHIFFRES.

Nombres posés.	Demandes.
139.	Bien. — Dites ce nombre. 1 3 9
229.	Bien. — Lisez le nombre. 2 2 9
732.	Bien. — Faites connaître le nombre. 7 3 2
841.	Bien. — Vous pouvez dire le nombre. 8 4 1
590.	Bien. — Quel nombre, Monsieur. 5 9 0
018.	Bien. — Monsieur, demandez vous- 0 1 8 même le nombre.

Ainsi pas d'erreur possible et peu de travail. Le mot BIEN a fait comprendre au compère qu'il n'aura à chercher que trois chiffres qu'il trouve dans la pre-

mière lettre de chacun des trois premiers mots et le public, comme toujours n'y comprend rien.

NOMBRES COMPOSÉS DE QUATRE CHIFFRES.

Pour indiquer au compère qu'il a été posé un nombre de quatre chiffres, le professeur prononce les mots *Très bien* avant sa demande.

EXEMPLE : On pose le nombre 5,906.

DEMANDE. *Très bien* indique qu'il y aura quatre chiffres. *Quel nombre Monsieur a-t-il posé?*
5 9 0 6

RÉPONSE. 5,906.

L'explication donnée pour les trois chiffres est la même que pour ce nombre de quatre chiffres. Le mot *Très bien* a rappelé au compère qu'il s'agissait de quatre chiffres, il prend la première lettre de chacun des quatre premiers mots et trouve : *Quel*, 5; *nombre* 9;
5 9
Monsieur, 0; *a-t-il*, 6. Ce qui donne : 5,906.
0 6

EXEMPLES CHOISIS DANS LES NOMBRES DE QUATRE CHIFFRES.

Nombres posés	
1,202.	Très bien. — Demandez lui, Monsieur, le nombre. 1 2 0 2
4,539.	Très bien. — Pour connaître ce nombre? 4 5 3 9
7,280.	Très bien. — Faites lui vous-même la demande. 7 2 8 0

1,725. Très bien. — Demandez, faites la
1 7 2
question.
5

NOMBRES COMPOSÉS DE CINQ CHIFFRES.

Pour indiquer au compère qu'il a été posé un nombre de cinq chiffres, le professeur prononce les mots *Et bien* avant sa demande.

Exemple : On pose le nombre 52,950.

Demande. *Quel est le nombre que Monsieur vient d'écrire?*
5 2 9 5 0

Réponse. 52,950.

Les mots *Et bien* indiquent au compère qu'il aura cinq chiffres à chercher, il procède de la même manière que pour quatre chiffres et il trouve le résultat demandé.

La méthode ne varie pas pour les nombres composés d'un plus grand nombre de chiffres, à l'exception du petit mot indicateur de ce nombre. Nous allons seulement indiquer les signes auxquels le compère reconnaît combien il doit chercher de lettres exprimant ces chiffres.

Pour indiquer au compère qu'il a été posé un nombre de six chiffres, le professeur prononce les mots : *Bien, Très bien*, et il compose sa phrase en conséquence.

Exemple : On pose le nombre 629,506.

Demande. *Bien, Très bien. Annoncez le nombre que Monsieur a posé.*
6 2 9 5 0 6

Réponse. 629,506.

Les mots ***Bien***, ***Très bien*** indiquent au compère qu'il aura six chiffres à chercher; il procède de la même manière que pour les nombres de trois, quatre ou cinq chiffres; il continue jusqu'à ce qu'il ait trouvé six chiffres et il donne le résultat demandé.

Pour indiquer au compère qu'il a été posé sept chiffres, le professeur indique dans une phrase préparatoire cette quantité de sept chiffres en disant :

Faites, s'il vous plaît, savoir combien on a posé de
7
chiffres?

Réponse. Sept; puis il compose sa phrase en conséquence.

Exemple : On pose le nombre 1,912,953.

Demande. ***Faites, s'il vous plaît, savoir le nombre de***
7
chiffres posés?

Réponse. Sept.

On n'a pas oublié que la formule ***S'il vous plaît*** employée après le premier mot indique qu'il ne faut dire qu'un chiffre, mais la manière dont la phrase est posée elle-même donne ce chiffre qui est représenté, comme toujours, par la première lettre du premier mot.

Ensuite le professeur ajoute :

Dites nous donc le nombre que cela produit?
1 9 1 2 9 5 3

Réponse. 1,912,953.

Rarement, très rarement, les spectateurs posent des nombres composés de plus de cinq chiffres, mais

pour éviter toute surprise, nous avons cherché et trouvé le moyen pour faire dire des nombres composés de dix chiffres; quoique, nous le répétons, presque jamais les spectateurs puissent le faire, car les ardoises ordinaires ne pourraient contenir plus de huit chiffres, quand ils sont tracés bien lisiblement.

Pour indiquer au compére qu'il a été posé huit chiffres, on procède d'après le système énoncé pour sept chiffres par une phrase préparatoire.

Exemple : *Voyez, s'il vous plaît, combien il y a de*
8
chiffres dans ce nombre?

Puis on compose la phrase selon la circonstance.

Pour indiquer qu'il a été posé neuf chiffres, même manière.

Exemple : *Nommez, s'il vous plaît, combien on a posé*
9
de chiffres.

Enfin, pour indiquer qu'il y a dix chiffres dans le nombre, on procède comme pour le nombre de deux chiffres.

Exemple : *Dites moi le nombre de chiffres posés.*
1 0

Réponse. Dix.

Remarquez qu'il n'y a pas dans cette phrase de signe indicateur d'un nombre composé de trois, quatre ou cinq chiffres, etc., et qu'il n'est pas non plus parlé d'un seul chiffre ; aussi la réponse n'est pas douteuse.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur le résumé de ces explications par des exemples qui concordent entièrement avec les détails donnés.



Chiffres ou nombres posés.		Demandes.
1 chiffre	8.	Voulez-vous dire le *chiffre* posé par Monsieur? (8)
2 chiffres	88.	Voulez-vous dire le *nombre* posé par Monsieur? (8 8)
3 chiffres	881.	Bien. — Voulez-vous dire *Id.*, *Id.* (3 chiffres) 8 8 1
4 chiffres	8812.	Très bien. Voulez-vous dire le, *Id.* (4 chiffres) 8 8 1 2
5 chiffres	88129.	Et bien. Voulez-vous dire le *nombre.* (5 chiffres) 8 8 1 2 9
6 chiffres	881294.	Bien, Très bien. — Voulez-vous dire le nombre posé. (6 chiffres) 8 8 1 2 9 4

Ainsi la même phrase, car il est rare que le spectateur s'attache aux mots Bien. etc., la même phrase a servi pour cinq nombres bien différents les uns des autres, et cette phrase est très naturelle, comme toutes celles qui ont été employées précédemment.

NOMBRES COMPOSÉS DE CHIFFRES SEMBLABLES.

Nous allons indiquer maintenant notre méthode pour éviter de répéter les mêmes mots, lorsque les mêmes chiffres composent un nombre. Un exemple appliqué à un nombre de trois chiffres convient à tous les autres nombres dans le cas, bien entendu, où les chiffres seraient tous semblables.

On posera, par exemple, le nombre 333. Le professeur prononcera le mot *Bien*. Le compère est donc prévenu qu'il aura trois chiffres à trouver. Le profes-

seur ajoute le mot : *calculez*. Quelle est la réflexion qui vient à l'idée du compère ? La voici : Mon interrogateur a fait entendre le mot *bien*, j'aurai trois chiffres à donner et je n'entends qu'un seul mot après celui qui m'a indiqué le nombre de chiffres.

Le compère opérera de la manière suivante ; il répétera le chiffre exprimé par la première lettre du seul mot prononcé autant de fois qu'il sera nécessaire pour arriver au nombre indiqué par le mot *bien*, c'est-à-dire trois fois et donnera le résultat voulu : 333.

Pour un nombre composé de quatre ou cinq chiffres pareils, il faut suivre le même système.

EXEMPLES APPLIQUÉS AUX NOMBRES COMPOSÉS DES MÊMES CHIFFRES.

Nombres posés.	Demandes.
333.	Bien. *Calculez* (3). Le mot BIEN exige trois chiffres. Triplez la lettre qui exprime 3 et vous avez 333.
4444.	Très bien. *Parlez* (4). Le mot TRÈS BIEN exige quatre chiffres. Quadruplez la lettre qui exprime 4 et vous avez 4444.
55555.	Et bien. *Quel* (5). (Hésitez en prononçant le mot QUEL, on sera persuadé que vous vous êtes trompé, et c'est tout le contraire). Les mots ET BIEN exigent cinq chiffres. Répétez cinq fois la lettre qui exprime 5 et vous avez 55555.

On a souvent posé à l'auteur de ce système des

nombres avec des fractions ; 12 1/2. Dans ce cas il ajoutait deux mots après sa phrase, ayant soin de laisser un petit intervalle entre la phrase qui indiquait le nombre entier et les mots ajoutés.

Pour un quart, un mot.

Pour une demie, deux mots.

Pour trois quarts, trois mots.

On proposait le nombre 12 1/4.

Demande. Dites le nombre posé (*Ici, un silence mar-*
1 2
qué) Dites ?

12 1/2 Dites le nombre posé (*même répétition*) Dites
1 2
donc ?

12 3/4 Dites le nombre posé (*même répétition*) Dites-
1 2
le donc ?

Dans ces expériences, dites de *Seconde-Vue*, tout est de convention. Le mérite, si mérite il y a, était de trouver une donnée certaine, une base qui, une fois connue des deux compères, ne permît jamais d'erreur, tout en ne fatiguant pas trop la mémoire. On a pu se convaincre qu'il ne faut pas une trop grande mémoire pour retenir dix lettres, et la manière de poser les questions n'exige pas plus de dix mots pour arriver à un bon résultat. Le travail a été grand pour l'inventeur de ce système qui paraît bien simple une fois qu'on en voit le mécanisme à découvert, et cependant il a été sur le point de renoncer à son entreprise, tant il trouvait de difficultés pour former des phrases naturelles avec d'autres lettres que celles employées

par lui. Il sera peut-être facile à d'autres de perfectionner cette méthode ; l'auteur en sera charmé, car il aura osé le premier divulguer un secret qui, bien employé, est une récréation pleine de surprise, mais qui dans certains cas, pour les cartes à jouer, par exemple, deviendrait très dangereux (comme il le prouvera), si grâce à ce petit livre le public n'était prévenu.

Dans notre article sur les cartes, nous indiquerons comment avec la phrase la plus simple, un parieur à l'écarté faisait, par un moyen semblable au nôtre, connaître tout le jeu d'un des joueurs à son adversaire. Et, pour éviter tout soupçon, le parieur mettait une faible somme dans l'enjeu de la personne dont il voyait les cartes, tandis qu'un rusé compère jouait très gros jeu du côté opposé. Avis aux joueurs de cartes.

Nous allons maintenant démontrer comment il est possible en se servant de mots français de faire dire du *latin*, du *grec*, de l'*anglais* à une personne qui ignore entièrement ces langues. Plus le professeur a de connaissances, plus son sujet étonnera le public. Il arrive souvent, comme on a pu le lire au commencement de cet ouvrage, que des spectateurs écrivent des noms bizarres, incroyables ; par notre système, toutes les difficultés sont tranchées. Il suffit que le professeur ait la conscience d'une chose, d'un nom, même étranger pour que le compère puisse répondre. Il n'y a plus ici de secret à garder, puisque nous mettons le public dans notre confidence ; mais que de

merveilleux mensonges tomberont devant ces détails! Que de rideaux trompeurs seront déchirés, quand nous aurons prouvé qu'avec une interrogation faite, sinon en français bien correct, du moins en français usuel, on a pu faire dire à un enfant de douze ans non seulement des mots qu'il connaissait, mais encore des mots anglais, latins, arabes, russes, allemands, italiens, etc., etc. Nous allons dévoiler ces mystères dans les chapitres suivants, nous réservant pour la fin de cet ouvrage de faire part à nos lecteurs des effets, incompréhensibles autrefois, que nous avons produits par des conventions qui variaient à chaque séance, sans toutefois nous éloigner de la base certaine de notre système.

BINOME OU DOUBLE LANGAGE POUR FAIRE COMPRENDRE AU COMPÈRE CE QU'IL DEVRA RÉPONDRE.

Pour les objets, les noms propres ou communs, les fleurs, les cartes, les noms d'animaux, etc., etc., la difficulté consistait, comme pour les nombres, à trouver dans notre langue une manière de s'exprimer qui ne parût pas extraordinaire au public, tout en indiquant au compère le nom ou la chose qui avaient été proposés. Il était impossible d'employer des mots entiers de convention pour signifier les questions à résoudre, c'eût été un dictionnaire complet et la mémoire la plus heureuse n'eût pu suffire à un pareil travail. Le merveilleux de ces expériences consiste dans la rapidité de la réponse du compère ; or donc il

ne doit pas exister de sérieuses difficultés pour ce dernier.

Si nous avons parfaitement réussi dans nos expériences, c'est à l'aide de la méthode suivante qui consiste à changer simplement la valeur des lettres de notre alphabet.

Nous prions le lecteur de suivre avec beaucoup d'attention les détails suivants, car c'est dans cet alphabet de convention que réside tout le mystère.

Pour faire deviner un objet, le professeur doit composer une phrase avec des mots commençant par les lettres qui, dans l'alphabet ordinaire se trouvent immédiatement après les lettres qui forment le nom de l'objet présenté. Si le nom de cet objet commence par un C, le professeur emploiera la lettre D pour commencer sa phrase.

Si la seconde lettre du nom commence par un O, le professeur se servira de la lettre P pour commencer le second mot. Sauf les exceptions forcées (exceptions que nous indiquerons plus tard) il ne s'écartera pas de cette base. Nous allons donner ici le tableau de l'alphabet ordinaire avec la valeur attribuée à chaque lettre dans les expériences de seconde vue.

ALPHABET ORDINAIRE ET SIGNIFICATION DES LETTRES.

A signifie la lettre V, parce que la lettre X qui vient après le V ne peut commencer un mot d'interrogation.

B	A.
C	B.
D	C.

E D.
F E.
G Il n'existe pas beaucoup de mots commençant par des G qui puissent servir à poser une question, il fallait donc un mot de convention, nous avons choisi *Regardez* pour remplacer la lettre F.
H G.
I H.
J I.
K N'a pas de valeur, car il n'existe pas de mot commençant par un K pour faire une demande.
L K. Pour faire deviner une lettre K isolée, car dans la prononciation cette lettre est remplacée par le C.
M L.
N M.
O N.
P O.
Q P.
R Q.
S R.
T S.
U T.
V U.
X, Y, Z, W. Il fallait de toute nécessité des signes de convention pour remplacer les lettres X, Y, Z et W. L'emploi de ces lettres est presque nul dans la conversation ordinaire; voici les mots qui indiquent ces lettres: X : *C'est facile*; Y : *C'est bien facile*; Z : *C'est très facile*; W : *Annoncez à présent*.

Si, par exemple, on pose la lettre X; le professeur dira :

C'est facile de dire cette léttre.

Le compére ne cherchera pas à composer un mot, puisque dans la question il ne lui est parlé que d'une lettre,

OBSERVATIONS.

On vient de voir dans le tableau précédent que le professeur doit employer les lettres qui viennent après

celles qui composent ordinairement un mot pour former sa phrase ; le compère n'a donc qu'à s'occuper d'une chose : prendre la première lettre de chacun des mots prononcés par son professeur et rendre à ces lettres leur valeur primitive. Cette méthode est parfaitement sûre, mais, comme il y a une foule de mots qui commencent de la même manière et qu'il est essentiel de ne pas se tromper, le professeur a soin d'indiquer dans sa phrase qu'il s'agit d'un animal, d'un objet portatif, d'une fleur, d'une carte, etc.

Voici comment il procède :

Il se sert du verbe *indiquer* dans la composition de sa phrase, s'il s'agit d'une partie du corps de l'homme ou d'un animal.

Exemple : Une personne montre son bras, le professeur pourra dire :

Citez sans balancer .. ce que j'indique ?
B r a

Le compère est prévenu par le verbe *indiquer* qu'il s'agit d'une partie du corps : il ne pourra donc se tromper, et comme il a trouvé dans la première lettre de chacun des trois premiere mots B, R, A (la lettre S étant inutile pour la prononciation) il répond :

Vous indiquez le bras.

Nous avons donné une explication bien détaillée pour ce mot *bras*, parce que c'était notre premier exemple.

Nous allons mettre d'un seul coup sous les yeux de nos lecteurs les signes qui indiquent chaque série d'objets ou de noms.

Il faut que les recherches du compère soient guidées d'une manière certaine, c'est-à-dire qu'il sache tout de suite quel est le genre de l'objet présenté.

Pour tout ce qui a rapport au corps de l'homme ou à une partie quelconque d'un animal, on se sert dans la phrase du verbe *Indiquer*.

Pour tout ce qui a rapport à l'habillement de l'homme ou de la femme, on se sert dans la phrase du verbe *Toucher*.

Pour tout objet immobile, tels que meubles, maison, cheminée, etc; on se sert dans la phrase du verbe *Regarder*.

Pour toute espèce de matières, on emploie dans la phrase les mots : *En quoi*.

Pour tout objet qui peut être apporté avec soi et qui n'est ni vêtement, ni partie du corps, comme *Bague*, *éventail*, *portefeuille*, etc., etc., on a soin de faire sentir dans la phrase qu'il s'agit tout simplement d'un objet.

Si on présente une fleur, il faut le dire dans la phrase.

Il en est de même pour le nom d'un animal, d'un département, d'une liqueur, d'un vin, d'un régiment, d'un pays, etc., etc.

Le compère se trouvera ainsi prévenu qu'il s'agit d'une série hors de laquelle il ne doit pas s'égarer; car, si dans la phrase prononcée par son professeur, il entend le mot *indiquer*; il n'ira pas chercher le nom d'une fleur ou d'un département. Un seul exemple

suffira pour prouver l'utilité de cette indication de série. Nous avons une foule de mots qui commencent par *Cor*; le professeur forme toujours le mot dans sa phrase, et le compère qui est prévenu par l'indication de la série, ne répondra pas qu'il s'agit du corps de l'homme, si dans la phrase il a entendu prononcer le mot *instrument*.

Comme notre intention est de donner plus loin un vocabulaire des choses et des noms les plus usités, il nous est impossible de multiplier les explications pour chaque objet.

Le professeur doit avoir soin en composant sa phrase de marquer un temps d'arrêt après le mot qui détermine l'objet présenté.

Exemples : Une personne montre son corps.

Demande. Dites promptement si.... vous voyez ce
C o r
que *j'indique*.

Il est clair par le verbe *indiquer* qu'il ne s'agit pas de l'instrument appelé *Cor* ; le compère répondra donc : *C'est le corps d'une personne*, puisque le professeur a hésité après le troisième mot et que la première lettre de chacun des trois premiers mots signifie *Cor*.

Une personne montrera l'instrument appelé *Cor*, le professeur dira :

Dites promptement si.... vous connaissez cet ins-
C o r
trument.

C'est de cette manière que nous avons opéré les

premières fois, mais, comme certains spectateurs ont quelquefois objecté qu'il ne fallait pas désigner dans la phrase qu'il s'agissait d'un instrument, qu'il ne fallait pas, en un mot, spécifier le genre de l'objet présenté, nous avons employé des mots de convention qui indiquaient dès l'abord au compère de quelle espèce de chose il s'agissait.

Nous donnerons ces mots dans notre vocabulaire.

Pour les langues on suit la même méthode, et nous allons prouver que le compère n'a pas besoin de connaître une langue pour en exprimer un mot ; une fois que le professeur connaît, cela suffit.

Une personne écrira le mot : ***Bonus*** ; si le compère ignore la langue latine, son professeur doit lui faire le mot tout entier.

Après lui avoir fait comprendre (comme on le verra dans notre vocabulaire) qu'il s'agit d'un mot latin, voici sa demande :

C'est parfait! Oh! voyons, trouvez... ce n'est pas difficile.

Il y a un temps d'arrêt après le cinquième mot; le compère n'a donc qu'une chose à faire, rendre à chaque première lettre de ces cinq mots leur valeur réelle, c'est-à-dire prendre les lettres qui dans l'alphabet se trouvent au-dessus de celles indiquées par son professeur.

Le premier mot commence par un C.

Quelle est la lettre qui précède le C? C'est la lettre B.

Le second mot commence par un P.

Quelle est la lettre qui précède le P ? C'est la lettre O.

Le troisième mot commence par un O.

Quelle est la lettre qui précède l'O?

C'est la lettre N.

Le quatrième mot commence par un V.

Quelle est la lettre qui précède le V?

C'est la lettre U.

Le cinquième mot enfin commence par un T.

Quelle est la lettre qui précède le T?

C'est la lettre S.

Voici donc le résumé :

C'est parfait! Oh! voyons, trouvez...
B o n u s

Sans connaître le latin, le compère est donc forcé de prononcer ces cinq lettres qui forment effectivement le mot *Bonus*.

OBSERVATIONS SUR L'EMPLOI DES LETTRES QUI TROUVENT DIFFICILEMENT LEURS PLACES DANS LES INTERROGATIONS.

Nous avons dit que le professeur doit toujours prendre, pour former le nom de l'objet, la lettre qui suit dans l'ordre de l'alphabet et que le compère n'a qu'à rendre à cette lettre sa véritable valeur en remontant d'une lettre, toujours dans l'ordre de l'alphabet.

EXEMPLE : Une personne écrit la lettre A.

DEMANDE. *Bien ; quelle est la lettre que Monsieur vient*
A
d'écrire ?

La question indique parfaitement qu'il n'y a qu'une lettre à trouver ; la lettre qui précède le B est A ; on voit que le travail n'est pas difficile ; mais toutes les lettres ne se prêtent pas également aux combinaisons de la phrase usuelle, nous allons les passer toutes en revue pour ne pas laisser de doute à l'égard de leur emploi.

A Remplace le V, parceque dans l'alphabet il n'y a pas de lettre au-dessus de l'A, et que la lettre X qui suit le V ne peut pas servir d'interrogation.

B Remplace l'A sans changement.

C Remplace le B sans changement.

D Remplace le C sans changement.

E Remplace le D sans changement.

F Remplace l'E sans changement.

G Ne peut pas servir pour commencer un mot d'interrogation ; nous l'avons remplacé par le mot *Regardez* qui, au commencement d'une phrase, ou dans le centre de la phrase signifie toujours la la lettre F. Il faut donc bien se garder de se servir de ce mot *Regardez* pour signifier la lettre Q. On devra employer tout autre mot commençant par un R.

H Il n'y a pas de mot d'interrogation qui commence par la lettre H ; mais, pour ne pas nous éloigner de notre système, nous avons employé les mots *Hâtez-vous* pris pour un seul mot, afin d'exprimer la lettre G.

I Remplace la lettre H sans changement ; mais on remarquera que dans la prononciation d'un mot la lettre H est souvent inutile, comme dans *Homme*, *Haricot* où le professeur peut très bien supprimer cette lettre. La lettre I ne sert donc presque toujours que pour indiquer la lettre H isolée, ou quand on fait épeler un mot.

J Remplace la lettre I sans changement.

K Encore une lettre qui ne sert pas pour commencer un mot d'interrogation ; il fallait donc la remplacer par un mot de convention pour faire comprendre que la lettre J avait été posée. Nous avons employé les mots *cette lettre* pour désigner la lettre J isolée. Il faudra donc bien se garder d'employer ces deux mots pour former le B qui précède le C ; il ne manque pas d'autres mots commençant par un C pour faire une interrogation.

L Remplace le K très peu usité dans la prononciation.

M Remplace l'L sans changement.

N Remplace l'M sans changement.

O Remplace la lettre N sans changement.

P Remplace la lettre O sans changement.

Q Remplace la lettre P sans changement.

R Remplace la lettre Q sans changement. (Ne pas oublier seulement qu'il ne faut pas se servir du mot *Regardez* destiné uniquement à remplacer la lettre F.

S Remplace la lettre R sans changement.

T Remplace la lettre S sans changement.

U Remplace la lettre T, quand cette dernière est isolée ; mais, comme il n'y a pas de mot d'interrogation commençant par la lettre U, le V peut servir à la composition d'un mot dont la première

lettre serait T. Le vocabulaire indiquera ces mots.

V Remplace la lettre U isolée ou dans le centre d'un mot, mais comme bien peu de mots commencent par la lettre U, le V remplace le T dans les mots qui commencent par cette dernière lettre.

X S'exprime par les mots *C'est facile* employés uniquement dans ce cas.

Y S'exprime par les mots *C'est bien facile* employés uniquement dans ce cas.

Z S'exprime par les mots *C'est très facile* employés uniquement dans ce cas.

W S'exprime par les mots *Annoncez à présent* employés uniquement dans ce cas.

Le travail serait peut-être un peu long pour les personnes qui voudraient faire usage de notre système sans avoir d'avance un vocabulaire préparatoire, aussi nous sommes heureux d'avoir pu résoudre cette question en composant un petit dictionnaire qui contient le nom de presque tous les objets que le public peut apporter dans une salle de spectacle ou dans un salon. Tous les mots sont classés par série, et pour éviter d'indiquer ostensiblement au compère qu'il est question soit d'une fleur, soit d'un fruit, etc., nous avons adopté, en tête de chaque série, un mot de convention qui indique d'abord au compère dans quelle catégorie se place l'objet présenté ou le nom écrit.

D'un autre côté, il n'y aurait pas eu grand mérite à trouver des mots ayant la signification de mots différents, ces expériences n'étaient plus dans ce cas qu'une affaire de mémoire; aussi, sauf quelques rares

exceptions, avons-nous toujours conservé dans nos demandes les principes déjà développés. Les questions dont nous nous servions avaient souvent, comme on le verra, l'avantage de paraître s'adresser au public, tandis qu'en réalité c'était le compère qui en profitait. Le professeur doit avoir bien soin, en conséquence de ne pas prononcer de mots inutiles avant d'avoir fait comprendre le nom de l'objet présenté.

MÉTHODE DÉTAILLÉE POUR OPÉRER.

Le sujet, comme nous l'avons dit, est placé de telle sorte que le public puisse le surveiller et sans communication visible avec son professeur, puisque toute la science consiste dans l'ouïe du compère, et pour le professeur dans la manière de poser la question.

Le professeur annonce que le sujet présenté verra et désignera parfaitement tous les objets offerts par le public, malgré toutes les précautions prises d'avance; le compère dira le numéro au sort pour les messieurs, les fleurs pensées par les dames, le régiment dans lequel on aura servi, le ton d'un morceau de musiqne, le vin préféré, etc., etc.; il fera des additions, des soustractions, des multiplications, etc.; il suffit, en un mot, que le professeur voit ou connaisse pour que l'intelligence du compère saisisse à l'instant la pensée du maître.

Après son exorde, le professeur ajoute : *Mesdames et Messieurs je suis à votre disposition.*

Aussitôt qu'un objet est donné, le professeur, selon l'habileté qu'il a acquise, forme le nom de l'objet, soit qu'il s'adresse directement au compère, soit qu'il fasse semblant de s'adresser à la personne qui a donné l'objet. Il s'arrête imperceptiblement après le dernier mot de sa phrase qui doit déterminer le nom à prononcer, et peut continuer cette phrase par d'autres mots vides de sens pour le compère qui, n'ayant ordinairement que cinq ou six lettres à chercher, se trouve rarement dans l'embarras après quelques jours d'études préliminaires.

Souvent, dans nos expériences nous nous sommes contenté de désigner un objet avec le doigt et notre compère nommait tout haut cet objet, lorsque personne n'avait parlé. Ceci n'est pas extraordinaire, car on peut choisir dans chaque série un objet, usuel surtout, pour lequel il n'y a pas besoin de prononcer un mot. Par exemple, le compère sait d'avance que si une personne présenté une pièce de cinq francs de 1848, République française, son professeur ne dira pas un mot, c'est la personne elle-même qui posera la question dans les termes qui lui conviendront. Si une dame pense une rose parmi les fleurs, même répétition ; le compère permettra à cette dame de demander elle-même, et si le professeur est sûr de son sujet, il pourra convenir avant chaque séance du mot pour lequel il ne parlerait pas, si ce mot se présentait dans les expériences.

Souvent aussi nous avons fait nommer par notre

élève une vingtaine d'objets en prononçant seulement le monosyllabe *Là*. Tout ceci était de convention en choisissant cependant un ordre alphabétique des objets qui seront toujours apportés par un certain nombre de personnes, soit dans un salon particulier, soit dans une salle publique.

Si le professeur veut apprendre notre petit vocabulaire, il doit le faire en même temps que son compére, et si, au moment de la séance, sa mémoire était infidèle, il composerait, au risque de faire une phrase malheureuse, le nom de l'objet présenté, d'après les principes adoptés par nous.

Nous le répétons une dernière fois : il y a beaucoup de mots de convention dans notre vocabulaire ; mais ces mots peuvent être changés à la volonté de l'opérateur.

Nous ne mêlerons aucune explication avec le dictionnaire de nos demandes et de nos réponses pour éviter toute espèce de confusion ; seulement nous rendrons compte dans des notes des locutions, bizarres quelquefois, que nous avons été forcés d'employer, locutions que les amateurs pourront facilement remplacer. Tous les mots ne sont pas dans ce recueil, nous avons fait un choix des choses et des noms les plus usités.

VOCABULAIRE

DES EXPÉRIENCES

DE SECONDE VUE

CHAPITRE Ier.

DES LETTRES.

A. — Bien ! Quelle lettre a-t-on écrit? ou quelle lettre
A
Monsieur a-t-il écrit (1)?

B. — Connaissez-vous la lettre écrite?
B

C. — Dites la lettre.
C

D. — Et bien, dites la lettre.
D

E. — Faites savoir la lettre.
E

F. — Regardez la lettre.
F

G. — Hâtez-vous de dire la lettre
G

H. — Il faut dire la lettre.
H

---

(1) La forme de l'interrogation variant selon l'instruction du professeur, nous indiquons seulement assez de mots de nos demandes pour donner une idée de notre méthode.

I. — Je voudrais que vous disiez la lettre.
I

J. — Cette lettre.
J

K. — La lettre écrite.
K

L. — Maintenant la lettre.
L

M. Nommez la lettre.
M

N. — Oh! Vous pouvez dire la lettre.
N

O. — Pouvez-vous dire la lettre.
O

P. — Quelle lettre?
P

Q. — Répondez... Voyons quelle lettre.
Q

R. — Savez vous la lettre...
R

S. — Tâchez de dire la lettre.
S

T. — Une lettre vient d'être écrite.
T

U. — Voyez la lettre.
V

V. — Annoncez la lettre.
V

X. — C'est facile de dire la lettre.
X

Y. — C'est bien facile de dire la lettre.
Y

Z. — C'est très facile de dire la lettre.
Z

W. — Annoncez à présent la lettre.
W

CHAPITRE II.

DES CARTES.

Pour indiquer les cartes à jouer, nous avons em-

ployé des mots de convention pour les quatre espèces de cartes, et pour la désignation de chaque carte, nos questions suivent le système énoncé.

Roi de cœur. —	Bien. (cœur).	—	Savez-vous la carte (1)? R
Dame de cœur. —	*Id.*	—	Et la carte de Monsieur. D
Valet de cœur. —	*Id.*	—	Annoncez la carte. V
As de cœur. —	*Id.*	—	Dites la carte. 1
Sept de cœur. —	*Id.*	—	Faites savoir la carte. 7
Huit de cœur. —	*Id.*	—	Voyez la carte. 8
Neuf de cœur. —	*Id.*	—	Nommez la carte. 9
Dix de cœur.			Dites-moi la carte. 1 0

Les demandes sont les mêmes pour les cartes des autres couleurs; seulement le mot d'avertissement change comme il suit :

Les carreaux s'expriment par *C'est bien* avant la question qui doit faire désigner la figure ou le nombre de points.

Les piques s'expriment par *Très bien.*

Les trèfles s'expriment par *Parfaitement.*

---

(1) On voit par ces exemples que, sauf les mots de convention, notre système est bien suivi, puisque, après le mot de convention, le second mot indique immédiatement la valeur de la carte. Ainsi Bien ayant indiqué du cœur, le second mot commençant par un S, R indique nécessairement le roi, puisqu'il n'existe dans le jeu de cartes qu'une seule commençant par R.

CHAPITRE III.

DES HEURES.

Une heure. — Dites, s'il vous plaît l'heure.
1
Deux heures. — L'heure ?
2
Trois heures. — Connaissez-vous l'heure ?
3
Quatre heures. — Pouvez-vous dire l'heure ?
4
Cinq heures. — Quelle heure est-il ?
5
Six heures. — Annoncez l'heure.
6
Sept heures. — Faites savoir l'heure.
7
Huit heures. — Voyez l'heure.
8
Neuf heures. — Nommez l'heure.
9
Dix heures. — Dites-moi l'heure.
1 0
Onze heures. — Dites donc l'heure.
1 1
Douze heures. — Dites l'heure.
1 2

Voici pour les heures simples ; nous allons ajouter pour exemples toutes les combinaisons de minutes. Le professeur a soin de couper légèrement sa phrase pour que le compère, ayant d'abord bien saisi l'heure, ait l'esprit libre pour former promptement le nombre de minutes. Notre méthode pour compter s'applique ici parfaitement comme dans un grand nombre d'autres cas. Nous donnons ici l'exemple de la première

avec toutes les minutes : il suffira donc de changer la première partie de la phrase afin d'obtenir le même résultat pour les autres heures.

1 heure		1 minute.	Dites s'il vous plaît l'heure.	Dites.	1 1
1	Id.	2 minutes.	Id.	l'heure (1)	2
1	Id.	3 minutes.	Id.	Citez.	3
1	Id.	4 minutes.	Id.	Promptement.	4
1	Id.	5 minutes.	Id.	Quelle est....	5
1	Id.	6 minutes.	Id.	Annoncez.	6
1	Id.	7 minutes.	Id.	Faites.	7
1	Id.	8 minutes.	Id,	Voyons.	8
1	Id.	9 minutes.	Id.	Nommez.	9
1	Id.	10 minutes.	Id.	Dites-moi.	1 0
1	Id.	11 minutes.	Id.	Dites donc.	1 1
1	Id.	12minutes.	Id.	Dites les minutes avec.	1 2
1	Id.	13 minutes.	Id.	Dites combien de minutes	1 3
1	Id.	14 minutes.	Id.	Dites promptement.	1 4
1	Id.	15 minutes.	Id.	Dites quel nombre de minutes,	1 5

(1) La phrase est toujours la même pour indiquer l'heure simple; nous y ajoutons la signification des minutes.

1 Id. 16 minutes. Id. Dites à monsieur
1 6

1 Id. 17 minutes, Id. Demandez, faites la question.
1 7

1 Id. 18 minutes. Id. Demandez vous-même.
1 8

1 Id. 19 minutes. Demandez s'il vous plaît l'heure.
1

Demandez, nous vous prouverons que.
1 9

1 Id. 20 minutes. Dites s'il vous plaît l'heure...
1

Les minutes avec.
2 0

1 Id. 21 minutes. Id. La difficulté n'est pas...
2 1

1 Id. 22 minutes. Id. Lisez le nombre de minutes.
2 2

1 Id. 23 minutes. Id. Lisez combien de minutes.
2 3

1 Id. 24 minutes. Id. Lisez promptement
2 4

1 Id. 25 minutes. Id. Lisez quel nombre, etc.
2 5

1 Id. 26 minutes. Id. Lisez avec les minutes
2 6

1 Id. 27 minutes. Id. Lisez, faites savoir
2 7

1 Id. 28 minutes. Id. Lisez vite
2 8

1 Id. 29 minutes. Id. Le nombre de minutes.
2 9

1 Id. 30 minutes. Id. C'est monsieur qui demandera.
3 0

1 Id. 31 minutes. Id. Citez-donc les minutes.
3 1

1 Id. 32 minutes. Id. Citez les minutes.
3 2

1 Id. 33 minutes. Id. Citez combien.
3 3

1 Id. 34 minutes. Id. Certes pour dire l'heure juste.
3 4

1 Id. 35 minutes. Id. Citez quel nombre.
3 5

1 Id. 36 minutes. Id. Citez avec le nombre.
3 6

1 Id. 37 minutes. Dites s'il vous plaît l'heure.... C'est facile.
1 3 7

1 Id. 38 minutes Id. Citez vite.
3 8

1 Id. 39 minutes. Id. Citez-nous.
3 9

1 Id. 40 minutes. Id. Précisez maintenant les minutes.
4 0

1 Id. 41 minutes. Id. Précisez donc les minutes.
4 1

1 heure 42 minutes. Dites s'il vous plaît l'heure.... Précisez les minutes.
1 4 2

1 Id. 43 minutes. Id. Précisez combien.
4 3

1 Id. 44 minutes. Id. Précisez promptement.
4 4

1 Id. 45 minutes. Id. Précisez quel nombre.
4 5

1 Id. 46 minutes. Id. Précisez à présent.
4 6

1	Id.	47 minutes.	Id.	Précisez, faites savoir. 4 7
1	Id.	48 minutes.	Id.	Parlez, voyons. 4 8
1	Id.	49 minutes.	Id.	Précisez-nous. 4 9
1	Id.	50 minutes,	Id.	Que monsieur demande. 5 0
1	Id.	51 minutes.	Id.	Qu'il dise les minutes 5 1 avec.
1	Id.	52 minutes.	Id.	Que la personne qui a 5 2 donné la montre demande.
1	Id.	53 minutes.	Id.	Qu'il cite les minutes 5 3 avec.
1	Id.	54 minutes.	Id.	Qu'il puisse dire. 5 4
1	Id.	55 minutes.	Id.	Quelle quantité. 5 5
1	Id,	56 minutes.	Id.	Qu'il annonce. 5 6
1	Id.	57 minutes.	Id.	Qu'il fasse savoir. 5 7
1	Id.	58 minutes.	Id.	Qu'il voie. 5 8
1	Id.	59 minutes.	Id.	Qu'il annonce les minutes avec. 5 9

Il serait plus facile pour commencer d'apprendre ce vocabulaire qui ne s'éloigne jamais du système adopté. Quand le professeur et l'élève auront acquis l'habitude de former promptement leurs mots; ces expériences ne sont qu'un jeu d'autant plus attrayant qu'il est très facile de changer les termes employés dans le principe.

Ainsi pour *une heure* 10 *minutes* le professeur pourra dire :

Demandez s'il vous plaît l'heure.... Demandez mon-
1 1 0
sieur ?

Cette phrase est très naturelle et n'éveille aucun soupçon.

CHAPITRE IV.

DES PIÈCES DE MONNAIE.

Dans ce chapitre nous allons entrer dans quelques détails, car les mots de conventions y sont nécessaires, et, pour dérouter toutes les recherches, nous avons inventé une méthode bien difficile à saisir sans explication. Toutes les fois qu'on nous a présenté une pièce de monnaie au millésime commençant par 18, nous n'avons pas mentionné ce nombre 18, nous nous sommes contentés de faire les derniers chiffres du millésime dans notre phrase; par exemple s'il s'agissait d'une pièce de cinq francs au millésime de 1812, nous avions une question qui, adressée en réalité à notre compère, ne paraissait être qu'une invitation au public de demander lui-même. La question générique pour indiquer une pièce de monnaie, était : *Qu'est-ce que je tiens*. Réponse : *Une pièce de monnaie*. Mais ensuite il fallait demander le métal de la pièce, puis sa valeur, ensuite son millésime; enfin, il était nécessaire d'adresser quatre ou cinq questions pour arriver à la définition complète de la pièce. Nous avons donc imaginé des mots de convention faciles à retenir pour toute espèce de pièces, de telle sorte que le compère puisse indiquer du même coup la valeur de la pièce et son millésime.

Pièces proposées.

Une pièce de cinq francs au millésime de 1848 république française.

Aucune question pour cette pièce ; nous laissions la personne demander elle-même, le compère étant prévenu que le professeur ne dirait pas un mot si on lui présentait une pièce de cette valeur. Aussi l'effet produit était d'autant plus grand que, surtout quand ces pièces parurent pour la première fois, on s'empressa de nous en offrir pour nous mettre dans l'embarras.

DEMANDE.

Une pièce de cinq francs.

Ecoutez ? Ce mot *Ecoutez* que nous avons toujours eu l'air d'adresser au public signifiait une pièce de cinq francs ayant un millésime commençant par 18 : il ne nous restait donc à indiquer que la fin de ce millésime.

EXEMPLE.

Une personne donnait une pièce de cinq francs de 1812. Voici la question :

Ecoutez,.. Demandez-lui vous-même ce que vous
1 2
avez donné.

Une pièce de 5 francs de 1812.

On voit par cet exemple qu'il n'y avait pas besoin d'indiquer que c'était une pièce avant d'en faire dire la valeur et le millésime, et presque toujours les spectateurs croyaient avoir eux-mêmes posé la question.

Nous allons continuer notre vocabulaire tel que nous l'avons employé. En faisant remarquer que si le millésime était de 1700 ou, pour mieux nous faire

comprendre, commençait par 17, nous nous servions, après la question qui indiquait une pièce du mot *dé-signez* employé dans cette seule circonstance pour représenter le commencement de millésime 17 et nous y ajoutions les chiffres demandés par le système ordinaire. Comme souvent on présente des pièces de monnaie dans une séance, c'est là qu'il était nécessaire d'avoir plusieurs formules. Nous donnerons toutes les nôtres, car il n'y a plus ici de secret à garder; notre but étant de donner les moyens que nous avions adoptés pour faire nos expériences, moyens bien simples, une fois connus, mais qui cependant nous font, dans beaucoup de localités, passer pour sorciers. Nous ajouterons sur ce sujet plusieurs anecdotes à la fin de notre volume.

Une pièce de monnaie. Qu'est-ce que je tiens. Une pièce de monnaie en or. Qu'est-ce que je tiens... Parlez.
o

Une pièce de monnaie en argent. Qu'est-ce que je tiens... Bien vite.
a

Une pièce de monnaie en cuivre. Qu'est-ce que je tiens... Dites.
c

Une pièce de cinq francs au millésime de 1800.

Ecoutez?
(pièce de 5 francs de 1800).

Une pièce de cinq francs au millésime de 1801.
Écoutez? Monsieur, demandez?
0 1

Une pièce de cinq francs au millésime de 1802.
Écoutez? Monsieur la preuve que le sujet voit.
0 2

C'est que vous pouvez demander vous-même?

Une pièce de cinq francs au millésime de 1803. Écoutez ? Monsieur, c'est vous qui demanderez.
0 3

Le professeur continue ainsi jusqu'à 1848, et il doit s'exercer à former des phrases différentes.

Une pièce de cinq francs au millésime de 1700. Écoutez ? Désignez...
1700

Une pièce de cinq francs au millésime de 1701. Écoutez ? Désignez-moi donc ceci...
17 0 1

Même méthode à suivre pour les pièces ayant un millésime commençant par 17.

Remarque essentielle à étudier. Depuis le commencement de notre vocabulaire, nous avons donné dans chacun des chapitres assez de détails pour bien faire comprendre le mécanisme de plusieurs questions réunies en une seule, c'est-à-dire la manière de faire dire au compère, par une seule question, tous les détails d'une pièce, de l'heure, d'une carte. Ce mécanisme est le même pour tous les objets qui exigent une définition détaillée. Comme nous offrons à nos lecteurs, dans ce petit vocabulaire les questions séparées, c'est à leur intelligence à réunir ces questions en une seule pour faire deviner en même temps et l'objet et le métal dont il est composé, une pièce et sa valeur, l'arme dans laquelle on a servi et le numéro du régiment, etc., etc.

Nous continuons donc ce dictionnaire, comme nous l'avons commencé, en suivant un ordre de séries, sans nous arrêter sur les mots de convention.

Une pièce de de 20 francs de 1800... Faites attention...

Une pièce de 20 francs de 1801... Faites attention. Monsieur, demandez?
0 1

Une pièce de 40 francs de 1800. Faites bien attention.

Une pièce de 40 francs de 1801. Faites bien attention.

Monsieur, demandez.
0 1

Une pièce en cuivre de 10 centimes.

Qu'est-ce que je tiens... Dites-donc maintenant (2).
c. 1 0

Une pièce en cuivre de 5 centimes.

Qu'est-ce que je tiens. Dites quel...
c. 5

Si les pièces sont de la première république française, après la désignation du métal on place le mot *sachez* dont la première lettre S a la valeur de la lettre
R

R et on y ajoute l'année.

EXEMPLE :

Une pièce en cuivre de 1 centime de l'an 7 de la république française.

Qu'est-ce que je tiens... Dites... sachez faire con-
c. r 7

naître...

Après le mot *faire* se trouve le mot *connaître* dont la

---

(1) Si la mémoire fait défaut, on commence par faire dire que c'est une pièce, ensuite son métal, sa valeur et son millésime suivant les règles adoptées pour les mots et pour les nombres.

(2) Dans les questions complexes on place d'abord la phrase qui indique une pièce, ensuite le métal, et à la fin la valeur. Il est clair qu'une pièce en cuivre ne peut valoir dix francs.



première lettre n'a plus de valeur, car il n'y a pas l'*an* 73 de la république française.

Si les pièces sont étrangères, on trouvera au vocabulaire des pays le nom de chaque contrée et on l'ajoutera dans sa phrase après la désignation de la pièce, de son métal et de son millésime.

CHAPITRE V.

CHOIX D'OBJETS PORTATIFS.

DEMANDES :

NOTA. On se rappelle qu'il faut indiquer dans sa demande qu'il s'agit d'un objet.

Noms des objets.

Anneau. — Bien, maintenant, précisez... l'objet.
A n e

Alliance. — Bien, maintenant, jugez bien ; ah ! dites l'objet.
A l i a n e

Amadou. — Bien, nommez bien... l'objet.
A m a

Almanach.—Bien, monsieur, nommez bien... l'objet.
A l m a

Allumette. — Bien, monsieur, voyons, nommez facilement un objet que...
A l u m e t

Abat-jour. — Bien, citez bien un... objet.
A b a t

Agrafes. — Bien, hâtons-nous, sachez bien regarder cet objet.
A g r a f

Arme. — Bien, s'il nomme... le nom général de cet objet (1).
A r m

(1) On ne peut jamais prévoir tous les objets qui peuvent être

DEMANDES :

Nom des objets.

Bracelet. — Certes, sans balancer. Demandez, faites
B r a c e
une question si vous voulez pour cet objet.

Bourse. — C'est parfait, voyons, sachez trouver... le
B o u r s
nom de l'objet.

Boîte. — C'est parfait, jugez un objet.
B o î t

Balai. — C'est bien, monsieur... bien, je désire que
B a l a i
vous demandiez vous-même.

Coco. — Dites promptement, dites promptement, l'ob-
C o c o
jet (1).

Cabas. — Dites bien, citez bien cet objet.
C a b a

Couteau. — Dites, pour vous un pareil objet n'est pas
C o u t e
difficile.

Dame (d'un jeu de dame). Eh bien, nommez l'objet.
D a m

Épingle. — Facilement... quel objet (convention).
E.

---

apportés ; aussi nous ne cesserons de rappeler aux personnes qui voudraient faire ces expériences que le meilleur moyen pour y parvenir, consiste dans une étude journalière, et qui cependant n'a rien de fatigant. Par exemple, dans une promenade, on voit un objet peu commun ; on s'exerce tout de suite à en composer le nom en prenant toujours pour base notre méthode qui n'admet pas d'erreurs. Nos demandes contiennent exprès toute la prononciation du mot, c'est aux amateurs à inventer de petits mots de convention pour les choses les plus usitées.

(1) Quoi que le coco soit un fruit, nous le plaçons comme objet.

Éperon. — Facilement, qu'il fasse savoir cet objet (2).
E p e r

Ficelle. — Regardez, jugez donc facilement, monsieur
F i c e l
a donné un objet.

Gâteau. — Hâtez-vous; bien, un pareil objet...
G a t o

Les mots qui commencent par la lettre H, sont formés en supprimant cette lettre inutile dans la prononciation isolée.

EXEMPLE :

Habit. — Bien ! citez juste une chose que je touche.
A b i t

Instrument.—Je pense qu'il connaît le nom général de cet objet (convention).

Ensuite on fait dire le nom propre qui peut-être également indiqué après la première phrase.

Il y a bien peu de mots commençant par la lettre J, et comme la lettre K qui vient après dans l'alphabet ne peut commencer un mot d'interrogation, il est nécessaire d'avoir des mots ou des phrases de convention pour exprimer ceux qui commencent par la lettre J. La même difficulté existe pour les mots qui commencent par la lettre K. Il faut alors faire écrire le mot lettre par lettre lorsque c'est un nom propre que l'on donne à deviner, car dans la prononciation la lettre C remplace la lettre K.

---

(2) Le mot éperon commence comme le mot épervier, mais comme dans la phrase il est fait mention d'un objet, le compère n'ira pas chercher un nom d'oiseau.



DEMANDES :

Noms des objets.

Lunette. — Monsieur, volontiers ; oh ! facilement un
L u n e t
objet.

Lorgnette.—Monsieur présente un objet (convention)
L o

Lorgnon. — Monsieur paraît croire que vous ne
L o
voyez pas (convention).

Livre. — Maintenant, jugez... Ah ! sachez faire con-
L i v r e
naître lobjet.

Montre. — Nommez promptement l'objet...
M o

Nacre. — Oh ! bien, demandez s'il fait connaître en
N a c r e
quoi.

Parapluie. — Quel objet ai-je pris à monsieur (con-
P.
vention).

Quille. — Répondez, voyons, jugez maintenant l'ob-
Q u i l
jet.

Raquette. — Sachez bien répondre ; voyons, faites un
R a q u e t
peu savoir cet objet.

Savon. — Très bien ; annoncez promptement : oh cet
S a v o n
objet, etc.

Tabac. — Voyez bien, citez bien l'objet.
T a b a

Tabatière. — Voyez bien, citez bien un objet.
T a b a

Il n'y a presque pas de mots d'objets commençan par la lettre U.

Verre. — Ah ! faites savoir l'objet.
V e r

Il n'y a pas ou presque pas de mots usuels qui commencent par les lettres X, Y, Z et W.

REMARQUES.

Nous avons employé pour la réunion des deux lettres *o* et *u*, c'est-à-dire pour la diphthongue *ou* quand elle se trouve placée après une consonne au commencement d'un mot la méthode suivante :

EXEMPLE :

Boucle. — Citez-nous donc maintenant l'objet.

B ou c. l

Cet exemple s'applique également aux mots *Bourse*, *Course*, *Couronne*, etc.

On voit par les exemples ci-dessus que nous prononçons le mot objet toutes les fois qu'il s'agit de choses que le public peut apporter avec lui. Le nombre des objets est immense ; c'est au professeur à bien indiquer leur série. Le chapitre suivant donnera les noms des fleurs et les demandes qui nous servaient à les faire deviner.

CHAPITRE VI.

CHOIX DE FLEURS.

Nota. Si une personne vous dit le nom de la rose, vous ne prononcez pas un mot ; vous laissez cette personne adresser la question, le compère étant prévenu que le professeur ne parlera pas si cette fleur est demandée. Ainsi vous dites à une dame.

Madame, veuillez penser à une fleur et confiez-moi le nom de cette fleur... bien bas s'il vous plaît ? Si la dame vous dit le mot *Rose*, vous la priez de demander elle-même en ayant soin que votre compère n'entende pas un mot sortir de votre bouche, car dans ce

cas il pourrait chercher à former un mot avec vos paroles. La dame adresse elle-même la question dans les termes qui lui conviennent et le tour est fait. Le compère ne pourra pas confondre cette expérience avec celle de la pièce de 5 francs de 1848, république française, puisque vous aurez invité la dame à vous dire le nom d'une fleur.

DEMANDES.

Noms des fleurs.

Anémone. — Bien ! oh facilement ; nommez promptement la fleur.
A n é m o

Amaryllis. — Bien ! nommez bien, sachez juste. Madame, je tiens à ce qu'il vous dise le nom de cette fleur (1).
A m a r i l l i s

Balsamine. — C'est bien, madame... très bien... nommez juste, oh! faites savoir le nom de cette fleur.
B a l s a m i n e

Camélia. — Dites bien ; nommez facilement... madame, je balance quelquefois pour des noms de fleurs difficiles, mais... etc.
C a m é l i a

Pendant ce verbiage, le compère a tout le temps nécessaire pour former le nom de la fleur indiquée. Quand les deux personnes qui font les expériences ont travaillé pendant quelque

(1) Voici un nom très difficile ; la phrase n'est pas très correcte, mais le mot est composé en entier pour prouver l'excellence de notre système.

temps, elles peuvent supprimer la moitié des phrases, en indiquant seulement le sens du mot à deviner.

Dahlia. —Eh bien ! maintenant, jugez bien la fleur.
D a l i a

Églantine. — Facilement, hâtez-vous maintenant.....
E. g.
de dire la fleur... (convention).

Fuccia. — Regardez, voyez donc, jugez bien quelle
F u c i a
est la fleur...

Giroflée. — Hâtez-vous... jugez s'il peut regarder,
G i r o f
madame, faites-le retourner et cependant
l é
dant il vous dira le nom de la fleur.

Hortensia... Pour trouver une fleur... oh ! trouvez...
O r t e n s
je balance, etc. (1).
i a

Iris. — Jugez... sachez juste trouver la fleur...
I r i s

Il y a peu de noms de fleurs qui commencent par la lettre J. Aussi il est presque nécessaire, à cause de la difficulté de pouvoir employer la lettre suivante qui est K, il est très nécessaire d'avoir des mots de convention.

Lys. — Madame, je tiens à ce que vous demandiez
L i s
vous-même le nom de cette fleur.

Muguet. — Nommez vite : hâtez-vous ; voyons, faites
M u g u e
un peu savoir le nom de la fleur.
t

(1) Certes, cette phrase non plus n'est pas correcte, mais on peut encore la faire passer en ayant l'air d'hésiter.

Narcisse. — Oh! bien, sans demander, je tiens fidè-
N a r c i s e
lement ma parole, vous pouvez demander vous-même.

Ortie. — Pour savoir une jolie fleur ce n'est pas dif-
O r t i e
ficile, mais celle-ci, etc.

Pivoine. — Quel est juste... ah! précisez, je vous prie,
P i v o i
la fleur.

Quarantaine. — Répondez, voyez bien si cette
Q u a r
fleur, etc.

Réséda. — Sachez facilement trouver... faites... Eh
R é s é d
bien! vous ne connaissez pas cette
a
fleur...

Rododendrum. — Sans pouvoir être parfaitement sûr...
R o d o

Saponaire. — Très bien. Qu'il puisse. Oh! faites sa-
S a p o n e r
voir le nom de la fleur.

Thym. — Voyons, je ne pense pas que vous igno-
T i m
riez le nom de cette fleur.

Violette. — Ah! je pense, monsieur, faire une ques-
V i o l e t
tion ou la faire adresser par d'autres, etc.

Après quelque temps d'études, c'est surtout pour les noms de fleurs que le professeur et son compère peuvent inventer et trouver l'application des mots de convention, principalement pour les fleurs souvent répétées. Sur dix personnes qui nous disaient le nom d'une fleur, il y en avait toujours six qui choisissaient la rose, deux la violette et les deux dernières l'hélio-

trope ou la marguerite. Cela variait suivant la latitude des pays que nous avons parcourus, mais toujours la rose dominait dans la pensée des dames.

CHAPITRE VII.

DES FRUITS, DES PLANTES, DES LÉGUMES, DES PRODUITS DE LA TERRE EN GÉNÉRAL.

DEMANDES.

Noms des choses proposées.

Abricot. — Bien, certes, s'il juge du premier abord
A b r i c o
un fruit.

Artichaut. — Bien, sachez un... je désire pour ce
A r t i c o
légume que vous le demandiez.

Asperge. — Bien, trouvez... qu'il fasse savoir ce lé-
A s p e r
gume.

Ananas. — Bien, oh! bien... ce fruit...
A n a

Belladone. — C'est facile, monsieur... bien, est-il pos-
B e l a d o
sible que vous disiez cette plante.

Banane. — C'est bien, oh! bien, dites ce fruit.
B a n a

Chêne. — Demandez, il faut obtenir le nom de cet ar-
C h ê n
bre.

Carotte. — Dites bien s'il précise un légume.
C a r o t

Capucine. — Dites bien... qu'il vous dise juste le nom
C a p u c i
de cette plante.

Digitale. — Et, jugez, hâtez-vous ; je pense qu'il con-
D i g i
naît cette plante.

Hêtre. — Il faut une simple question de votre part
H ê t r
pour qu'il dise le nom de cet arbre.

Haricot. — Bien, sachez juste dire pour ce légume...
A r i c o

Jujube.—Ici nous avions un mot de convention : le fruit.

Lentille.—Mais, facilement ; oh! voyons, jugez maintenant quel légume.
L e n t i l

Melon. — Nommez facilement... monsieur, pour obtenir le nom de ce fruit.
M e l o n

Nompareille. — Oh! parfaitement, nommez... ce produit.
N o m

Orange. — Parlez... sachez bien dire ce fruit.
O r a

Ormeau. — Parlez. S'il nomme promptement cet arbre.
O r m o

Poireau. — Qu'il puisse juger sans parole de ma part le nom de ce légume...
P o i r o

Pomme. — Quel est ? précisez-nous ce fruit.
P o m

Pomme de terre. — Qu'il puisse nommer ce légume sur votre demande.
P o m

Rave.—Sachez bien, ah! faites connaître ce légume.
R a e e

Salsifis. — Très bien, monsieur... trouvez juste ; regardez, je mets ce légume devant vos yeux.
S a l s i f i

Tamarin. — Voyez bien... nommez bien... si... cet arbre vous est connu.
T a m a r

Vanille.—Ah ! bien... oh ! jugez maintenant de quelle
V a n i l
plante....

Il y a peu ou bien peu de mots en X, Y, Z et W, comme nous l'avons déjà dit. Toutes les demandes que nous donnons ne sont que des exemples, car une fois le système connu, les amateurs peuvent former les phrases à leur volonté suivant l'habitude qu'ils auront acquise et en raison de leur facilité à s'énoncer.

CHAPITRE VIII.

DES NOMS DE PAYS, DES DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE.

Une de nos expériences qui faisaient le plus de plaisir, était celle qui consistait à demander à un spectateur le nom de son pays et à faire répéter ce nom par le compère ; nous allons donner ici le vocabulaire des noms de pays et des départements sans y ajouter aucune remarque ; nous supprimons en même temps les petites lettres, nous contentant d'avertir que les questions sont posées d'après nos principes. Pour s'en assurer, on n'a qu'à prendre soi-même les lettres qui précèdent celles des premiers mots de nos questions.

DEMANDES.

Noms des pays.

Angleterre. — Bien ! oh ! hâtez-vous, maintenant.... faites savoir le nom de ce pays.

Autriche. — Bien, voyons, un nom de pays n'est pas difficile.

Asie. — Bien ! trouvez juste le nom de cette partie du monde.

Afrique. — Bien ! regardez ; sachez juste répondre pour cette partie du monde.

Allemagne. — Bien ! maintenant faites-nous bien connaître le nom de ce pays.

France(1).—Regardez, sachez bien le nom de ce pays.

Chine. — Demandez, il jugera... oh ! très facilement le nom de ce pays.

Europe. — Faites vite savoir... pour le nom de cette partie du monde.

Amérique. — Bien ! nommez facilement... sachez juste répondre pour cette partie du monde (2).

Océanie. — Parfaitement ! dites, faites bien savoir le nom de cette partie du monde.

Turquie. — Voyons ! vous saurez répondre pour le nom de ce pays.

Sardaigne. — Très bien ! s'il est bien facile de dire le nom d'un pays, certes...

Italie. — Je voudrais savoir le nom du pays...

Sicile. — Trouvez juste... dites juste maintenant le nom du pays.

Bavière. — C'est bien !.. ah ! jugez ; faites savoir le nom du pays.

Suède. — Trouvez vite... faites également savoir le nom du pays.

Danemarck. — Et bien... oh ! faites-nous bien savoir de quel pays on vient de parler.

---

(1) Nous ne suivons pas toujours l'ordre alphabétique, et nous engageons les personnes qui voudraient faire ces expériences à nous imiter dans leurs préparations ; il faut toujours s'attendre à de l'imprévu.

(2) Pour septentrionale, on ajoute *trouvez* : pour méridionale, on ajoute *nommez*.



Algérie. — Bien, monsieur, hâtez-vous, faites savoir juste le nom de ce pays.

Chili. — Dites immédiatement; jugez maintenant; jugez le nom du pays.

Pérou.—Quel est? faites savoir promptement, voyons le nom de ce pays.

Grèce. — Hâtez-vous; sachez faire tout de suite connaître le nom de ce pays.

Espagne. — Facilement; trouvez quel nom de pays.

Suisse. — Trouvez vite, je tiens à ce que monsieur demande lui-même le nom de ce pays.

Pologne. — Qu'il puisse maintenant préciser le nom du pays.

Portugal. — Qu'il puisse savoir un nom de pays.

Monomotapa.—Nommez promptement. Oh! promptement, nous pourrons convaincre ces messieurs que rien ne vous embarrasse.

Inde. — Jugez... oh! le nom de ce pays.

Égypte (1). Facilement... hâtez-vous... je voudrais savoir le nom de ce pays.

Écosse. — Facilement! demandez pour trouver le nom de ce pays.

Irlande.—Jugez. Sachez maintenant bien dire le pays.

Saxe. — Très bien, c'est facile de dire le nom de ce pays.

Mecklembourg.—Nommez facilement... Dites, maintenant, faites connaître le nom de ce pays.

---

(1) Si quelquefois on est embarrassé, le professeur fait dire d'abord le nom de la partie du monde, et si le compère à la plus petite notion de la géographie il ne pourra prendre l'*Inde* pour l'*Italie*.

Hanovre. — Bien! oh! parfaitement! annoncez si vous pouvez trouver le nom de ce pays.

Mexique. — Nommez facilement... c'est facile... je réponds qu'il sait le nom de ce pays.

Brésil. — Certes, s'il faut trouver juste, monsieur, le nom du pays.

Hollande. — Il peut, monsieur, bien dire le nom de ce pays.

Belgique. — C'est facile, monsieur... hâtez-vous, je voudrais savoir le nom de ce pays.

Groenland. — Hâtez-vous... s'il peut faire connaître le nom de ce pays.

Prusse. — Quel est... sachez vite trouver le nom de ce pays.

Martinique. — Nommez bien, sachez un peu dire le nom de cette colonie.

Cuba. — Dites vites ; citez bien le nom de cette île.

États-Unis. — Facilement... une bien simple question de votre part, monsieur, suffit pour faire connaître le nom d'un pays.... voyez.

Canada. — Dites bien... oh! bien! Êtes-vous capable de dire le nom de ce pays.

Canaries. — Dites bien ; oh! bien, sachez juste le nom de ce pays.

On voit par les exemples des mots *Canada* et *Canaries* que l'erreur n'est pas possible quoique les deux noms aient une grande ressemblance. Dans ce cas le professeur compose sa phrase de façon que la prononciation soit indiquée aussi juste que possible.

DEMANDES :

Noms des départements.

Ain (de l'). — Bien, jugez; oh! je suis sûr qu'il dira le nom de ce département.

Aisne (de l'). — Bien ! je tiens à savoir le nom de ce département.

Allier (de l'). — Bien, monsieur ; je fais souvent faire la question par les personnes... vous pouvez demander le département,

Basses-Alpes (des) (1).—Bien, monsieur ; quel département... citez bien.

Hautes-Alpes (des). Bien, monsieur ; quel département... il faut le dire.

Ardèche (de l').—Bien s'il était forcé de trouver le nom d'un département par ma question, mais vous pouvez demander, monsieur.

Ardennes (des). — Bien ; sans être fort. Oh ! il dira ce departement.

Ariége (de l'). — Bien ; sachez juste faire connaître ce département.

Aube (de l'). — Bien ; voyons ce département.

Aude (de l').—Bien; voyons, et ce département.

Aveyron (de l'). — Bien ; ah ! faites savoir pour ce département.

Bouches-du-Rhône (des)—Sachez promptement obéir, citez-nous donc ce département.

Calvados (du).—Dites bien maintenant... ah! bien, ce département.

---

(1) Il faut toujours, comme dans cet exemple, former d'abord le nom primitif du département, et après la phrase on ajoute le petit mot ou les mets qui doivent déterminer s'il s'agit des Hautes-Alpes, Basses-Alpes, etc., etc., pour le mot *Haut*, nous nous servions à la fin de notre phrases de la locution *Il faut*.

Cantal (du). —Dites bien ; oh ! voyez bien maintenant le nom de ce département.
Charente (de la).—Dites immédiatement... bien ; savez-vous le nom de ce département.
Charente-Inférieure (de la).—Dites immédiatement... bien ; savez-vous le nom de ce département... Je voudrais que vous le disiez.
Cher (du). — Dites immédiatement ; faites savoir le département.
Corrèze (de la).—Dites promptement ; sachez facilement trouver le nom de ce département.

Une personne qui voudrait apprendre par cœur la liste des départements ne serait embarrassée pour aucune espèce de mots, car le soin que nous avons pris de former nos phrases d'après les principes énoncés suffira avec les exemples ci-dessus.

Ce qui a lieu pour les pays et les départements s'applique relativement à la question, à toutes les choses possibles, en donnant au compère la direction nécessaire pour qu'il n'égare pas ses recherches sur des objets différents. C'est là, ou plutôt c'était là tout le secret de nos expériences.

En effet, si dans notre phrase nous mentionnons qu'il s'agit d'un département, le travail devient très facile. Il faut suivre les mêmes principes pour toute série d'objets : quand on a acquis plus d'habitude, un petit mot préparatoire convenu entre le professeur et le compère indique tout de suite la série dans laquelle se trouve le mot demandé, de telle sorte que le professeur n'ait pas besoin de dire tout haut qu'il s'agit

d'une fleur, d'un fruit ou d'un légume. Ces petits mots doivent être prononcés d'un ton sec et de manière à bien les isoler avant la phrase; et, comme il n'y a pas un grand nombre de séries, c'est tout simplement une affaire de mémoire. Ainsi pour indiquer à notre compère et pour ne pas être forcé de dire tout haut dans notre phrase qu'il s'agissait d'un fruit, nous disions :

Allons. D'une fleur : *Allez*.

Une dame nous disait tout bas le nom d'une fleur, nous ne posions pas la question de la manière suivante :

Dites-moi la fleur que madame, etc.

Nous disions :

Allez. *Dites-moi ce que madame vient de me confier*, et le public était enchanté, car voici la réflexion qu'il faisait :

« Le professeur n'a pas indiqué qu'il lui avait été dit le nom d'une fleur et comme une grande partie des questions se ressemblent, vous voyez bien qu'il existe entre ces deux messieurs un rapport magnétique extraordinaire... »

Nous avons promis de raconter à la fin de ce volume quelques anecdotes relatives à nos expériences, anecdotes qui ne sont pas inventées à plaisir, car tous les témoins en existent, et si notre ouvrage leur tombe sous la main ils pourront se convaincre de la sincérité de notre récit.

MOTS ÉCRITS EN LANGUE ÉTRANGÈRE.

Pour faire comprendre au compère qu'un mot latin a été écrit on lui forme le mot *latin* et pour toutes les

autres langues on précise dans la question qu'il s'agit d'une langue : ainsi, qu'une personne écrive un mot *suisse* vous direz :

Trouvez vite, je tiens à ce que vous disiez en quelle langue monsieur vient d'écrire.

Il en est de même pour tous les mots quel que soit le pays d'où ils sont tirés. Si le professeur ignore la langue dans laquelle on aura choisi un mot, il prie la personne d'en écrire la prononciation en français, ou la traduction, qu'il fait répéter à son élève.

CHAPITRE IX.

DES NOMS DE RÉGIMENTS.

Une expérience encore très curieuse consiste à demander à une personne si elle a servi et à faire répéter le nom de l'arme et le numéro du régiment où cette personne a servi ; nous donnons ici la nomenclature des armes et des différents régiments de France. Si on demande le nom d'un régiment étranger, le professeur formera sa phrase d'après la base de notre système.

DEMANDES.

Nom de l'arme et du régiment.

Infanterie. — Je voudrais savoir dans quelle arme a servi monsieur.

Cavalerie. — Dites bien ! annoncez bien maintenant dans quelle arme.

Artillerie. — Bien, sachez un peu dire dans quelle arme a servi monsieur.

Génie, — Hâtez-vous ! faites savoir dans quelle arme a servi monsieur.

Gendarmerie. — Hâtez-vous! dans quelle arme sert monsieur (*convention*).

Marine.—Nommez bien! sachez juste dire dans quelle arme a servi monsieur.

Train des équipages.—Facilement : répondez voyons juste... qu'il balance pour savoir le nom de ce corps, etc, etc.

Infanterie légère. — Mais faites savoir dans quelle espèce d'infanterie.

Chasseurs à pied.—Dites immédiatement, bien le nom du régiment... quand je fais la demande, etc., etc.

Chasseurs à cheval. — Dites immédiatement, bien le nom du régiment... Dites, il faut vous dépêcher...

Chasseurs d'Afrique.—Dites immédiatement, bien le nom du régiment... bien, regardez, sachez juste, etc.

Cuirassiers. — Dites vite ; je sais qu'il connaît ce régiment.

Carabiniers. — Dites bien ; sachez bien connaître le nom du régiment.

Dragons. — Et sachez bien dire le nom du régiment.

Hussards. — Il vous trouvera bien sans hésitation le nom de ce régiment.

Lanciers. — Mais bien ; oh ! demandez ; je fais souvent faire la question même pour un régiment, etc., etc.

Guides. — Hâtez-vous! voyons, je voudrais savoir le nom du régiment.

Zouaves.—C'est très facile : pouvez-vous bien dire le nom du régiment.

Spahis. — Trouvez... qu'il balance, je n'en serais pas étonné, car le nom de ce régiment...

Garde impériale. — Peu de personnes existent encore de ces régiments ; aussi avions-nous un mot de convention.

Garde nationale. — Pas de question ; on laisse la personne demander elle-mûme.

Compagnies de discipline. — Et jugez ; trouvez donc juste quel est le corps où monsieur a servi.

Garde républicaine. — Sachez facilement ; qu'il vous cite maintenant juste le nom de ce régiment, etc.

Pontonniers, — Quand pour obtenir une réponse, même pour un régiment, etc.

Si le professeur est assez exercé, il peut avec la même question faire dire à son compère le numéro du régiment en même temps que le nom de ce régiment. Dans ce cas, le nom du corps est le premier composé dans la question, le numéro vient après.

EXEMPLE.

Le professeur adresse la question suivante au public : *Messieurs, s'il se trouve parmi vous une personne qui ait servi dans l'armée, que cette personne ait la bonté d'écrire le nom de son régiment et son numéro.* Un spectateur écrira par exemple : *J'ai servi dans le* 10e *régiment de cuirassiers.* Voici la question :

Demandez · vous jugerez s'il peut répondre sans que je
c u i r

parle... demandez monsieur?
1 0

On le voit, la dernière partie de la question séparée par un court intervalle du commencement de la

phrase indique bien le numéro 10 et forme avec la première partie le résultat demandé : 10e cuirassiers. Il en est de même pour tous les autres corps, même seraient-ils étrangers, car alors le professeur peut combiner sa question avec assez d'adresse pour y faire entrer le nom du pays où l'on pourrait avoir été au service.

CHAPITRE X.

ANIMAUX, OISEAUX, POISSONS.

DEMANDES.

Noms des animaux, oiseaux et poissons.

Ane. — Bien ; oh ! facilement : le nom de cet animal ?

Cheval.—Pas de question : dans la série des animaux on peut adopter un nom pour lequel il n'y aura pas d'interrogation.

Chien. — Dites immédiatement ! je fais obtenir le nom d'un animal par la demande de la personne, etc.

Chat. — Demandez. Il balancerait pour le nom de cet animal, cela métonnerait.

Lion. — Monsieur, je pense obtenir un résultat quand même vous adresseriez la question vous-même, pour cet animal.

Léopard. — Mais facilement ; parlez, quel animal ?

Coq. — Dites promptement, répondez..... quel est l'oiseau ?

Anguille. — Bien ; oh ! hâtez-vous. Jugez maintenant quel est ce poisson.

Chameau. — Dites immédiatement... bien... ne pouvez-vous pas dire le nom de cet animal ?

Baleine. — C'est bien, monsieur ; faites, je vous prie, la question, il vous dira le nom de ce poisson.

Crocodile. — Demandez s'il peut dire promptement le nom de cet animal, etc.

Faisan. — Regardez bien. Je tiens à ce que vous ne vous trompiez pas pour dire le nom de cet oiseau.

Poule. — Qu'il nous dise le nom de cet oiseau...

Dromadaire. — Et sachez promptement nommer cet animal.

Rhinocéros. — Sachez juste... oh ! pour dire facilement le nom de cet animal, j'en suis certain...

Hippopotame. — Jugez... qu'il puisse dire le nom de cet animal.

Quelques exemples pris dans chaque série suffisent : c'est aux personnes qui voudront expérimenter, qu'il appartient de se faire un vocabulaire complet.

CHAPITRE XI.

DE LA MUSIQUE.

Notre compère ne connaissait pas une seule note de musique, et cependant, jamais il n'hésita pour dire le ton d'un morceau présenté dans une séance, et nous sommes persuadés qu'un sujet musicien pourrait chanter une ou deux mesures présentées à son professeur, d'après la demande de ce dernier.

DEMANDES :

Noms des notes.

Do ou Ut. — Voyez un peu cette note.
U t

Ré. — Sachez faire connaître cette note.
R é

Mi. — Nommez juste la note.
M i

Fa. — Regardez bien la note.
F a

Sol. — Très promptement, monsieur ; demandez-lui
S o l
vous-même la note...

La. — Mais bien facilement ; dites cette note...
L a

Si. — Trouvez juste cette note.
S i

Dièze. — Et je pense que vous connaissez ce signe.
D i

Bémol. — C'est facile ; nommez promptement ce signe.
B e m o

Bécarre. — C'est facile, dites bien si vous connais-
B e c a r
sez ce signe.

Double-dièze. — Même question que pour le dièze en ajoutant... *lisez*...
2

Double-bémol. — Même question que pour le bémol en y ajoutant... *lisez*.
2

Le lecteur a déjà compris que, si au lieu de demander la note désignée, on demande le ton du morceau, c'est à lui de former sa phrase en conséquence. Nous allons en donner un exemple.

On prie un spectateur d'écrire le commencement d'un morceau de musique (il faut à cet effet se servir d'une ardoise réglée d'un côté) ; si cette personne écrit un morceau en sol, la demande est la même que pour la note en substituant le mot *ton* à celui de *note*.

EXEMPLE.

Très promptement , monsieur ; demandez-lui vous-
S o l

même en quel ton.

Pour les modes mineur et majeur on ajoute à la fin de sa phrase : *nommez juste*, nommez bien :

EXEMPLE.

DEMANDE : Nommez juste en quel ton est ce morceau...
M i
nommez juste ?
M i

RÉPONSE : En mi mineur.

DEMANDE : Regardez bien en quel ton est ce morceau.
F a
Nommez bien...
M a

RÉPONSE : En fa majeur.

DEMANDE : Trouvez juste en quel ton est ce morceau....
S i
c'est facile, nommez promptement.....
B e m o
nommez juste ?
M i

RÉPONSE : En si bémol mineur.

Presque toujours, après cette expérience, on nous disait : Mais cet enfant sait donc la musique ; et sur notre réponse négative, on se récriait en soutenant que c'était du magnétisme, car on ne pouvait pas comprendre qu'un enfant de douze ans eût pu répondre plus de cent fois dans une séance pour des choses qu'il ignorait entièrement.

CHAPITRE XII.

DES MOIS ET DES JOURS DE LA SEMAINE.

DEMANDES.

Noms des mois (1).

Janvier. — Demandez s'il vous plaît quel mois.

Février.—Le mois peut être demandé par vous.

Mars.—C'est vous qui demanderez ce mois, monsieur.

Avril. — Pour qu'il dise ce mois, veuillez le lui demander.

Mai. — Quel mois.

Juin. — A présent ce mois.

Juillet. — Faites lui dire ce mois.

Août. — Voulez-vous lui demander le mois.

Septembre. — Nommez le mois.

Octobre. — Demandez, monsieur, le mois.

Novembre. — Demandez donc s'il vous plaît le mois.

Décembre. — Demandez le mois.

DEMANDES.

Noms des jours.

1 Lundi. — Demandez le jour (2).

---

(1) On pourra se convaincre par cet exemple des mois de l'ingénieux mécanisme de cette méthode, car toutes les questions paraissent être adressées par le public. Le premier mois de l'année est janvier, c'est donc le système de la numération qui s'applique ici.

(2) Dans ces demandes, on voit qu'il ne s'agit que d'un chiffre, et il est évident que le compère n'ira pas chercher, lorsqu'on lui parlera de jour le 73e. jour de la semaine, puisqu'il n'y a que 7 jours, c'est donc au compère à répondre par les mots, lundi, mardi, etc, en ayant bien soin de ne pas dire : c'est le premier, le second jour de la semaine.

2 Mardi. — Le jour.
3 Mercredi. — Ce jour.
4 Jeudi. — Pouvez-vous dire le jour.
5 Vendredi. — Quel jour.
6 Samedi. — A présent le jour.
7 Dimanche. — Faites connaître le jour.

On peut aussi faire répéter toute une date en composant sa question comme il suit (on se rappelle que, pour les millésimes commençant par 18, on ne forme que la dernière partie de ce millésime quand il dépassé 1800).

Si, par exemple, une dame présente une alliance dans laquelle se trouve gravée la date d'un mariage, et que cette date soit celle-ci :

24 février 1826,

Il faudra faire la question suivante en marquant un intervalle entre les différentes indications en commençant par la date du jour, ensuite en indiquant le mois et l'année en dernier lieu.

DEMANDE : La date du jour.. le mois... (18 *sous-*
2 1 2
entendu) l'année aussi... il dira tout, etc., etc.
2 6

Cette phrase, ou plutôt ces trois phrases réunies en une seule, ne sont pas ridicules et ne pouvaient éveiller aucun soupçon. — S'il s'agit d'une autre année que de 1800, ou de 1700 qui se traduit par *désignez*, il faudrait alors former tout le millésime avec les mots nécessaires.

Ce n'est pas ici, comme nous l'avons déjà dit, un dictionnaire que nous voulons créer ; nous avons seulement donné des extraits de chaque série, bien suffisants pour faire comprendre à nos lecteurs le mécanisme de cette méthode de seconde vue.

Il n'existe plus, par la publication de cet ouvrage, de secret aujourd'hui relativement à ces expériences, et des exemples multipliés indéfiniment n'éclaireraient pas davantage les personnes qui voudraient se procurer une charmante distraction, car nous sommes convaincus que le nombre en sera grand, en donnant des séances intimes.

Nous donnerons seulement un bon conseil à ces personnes, c'est qu'il est nécessaire, pour obtenir un résultat satisfaisant, il est nécessaire, disons-nous, d'étudier avec son compère et jamais séparément. Il ne faudra jamais oublier nos recommandations à l'égard des séries, c'est-à-dire que le professeur devra toujours avertir son compère de l'espèce à laquelle appartient l'objet demandé. Une longue habitude peut seule dispenser de ce soin par la substitution de signes indiquant de suite la nature de l'objet proposé. Pour terminer notre vocabulaire, nous allons donner la série des métaux et des matières, et ensuite celle des vins et liqueurs, etc., etc.

CHAPITRE XIII.

MÉTAUX ET MATIÈRES, COULEURS, PIERRES PRÉCIEUSES, GRAINS ET GRAINES.

DEMANDES.

Noms des métaux
et des matières, etc.

Argent. — Bien, savez-vous en quoi... ou en quel métal.

Acier. — Bien, dites juste en quoi... id.

Cuivre. — Dites vite, je vous prie, en quoi, id.

Or. — Parlez, savez-vous en quoi, id.

Fer. — Regardez, faites savoir en quoi, id.

Plomb. — Quel métal ; parlez, nommez-le.

Pierre. — Qu'est-ce qu'il y a sur cette bague, sur ma main (convention).

Bois. — C'est parfait, je voudrais savoir en quoi.

Buis. — Citez vite, je vous prie, en quoi.

Platine. — Quel métal, bien, savez-vous.

Plâtre. — Quelle matière (convention).

Paille. — Qu'il balance ; je mets ceci devant ses yeux, il saura en quoi.

Bismuth. — Citez juste... trouvez-nous vite un nom de matière assez difficile.

Chanvre ou filasse. — Regardez ; jugez maintenant ; bien, en quoi.

Diamant. — Et jugez bien quelle est cette pierre.

Rubis. — Sachez vite... citez juste le nom de cette pierre.

Turquoise. — Voyons, vous saurez répondre... vous pouvez juger quelle pierre.

Topaze. — Voyons, parlez, quelle pierre.

Émeraude. — Facilement ; nommez, faites savoir promptement le nom de cette pierre.

Opale. — Parlez ; quelle est... bien, maintenant le nom de cette pierre.

Onyx. — Parlez ; oh ! je sais qu'il connaît cette pierre.

Agathe. — Bien ; hâtez-vous bien de dire le nom de cette pierre.

Ébène. — Faites connaître, faites... oh ! je suis sûr que vous savez en quoi.

Écaille. — Facilement ; dites bien juste maintenant en quoi...

Corne. — Désignez promptement si vous savez en quoi.

Ivoire. — Je voudrais savoir en quoi (convention).

Lave du Vésuve. — Mais bien; annoncez en quoi est ceci.

COULEURS.

Blanc. — C'est bien, quelle couleur (convention).

Bleu. — C'est très bien, quelle couleur (convention).

Rouge. — Savez-vous la couleur.

Vert. — Ah! faites savoir la couleur,

Jaune. — La couleur (convention).

Noir. — Oh! précisez juste si vous voyez cette couleur.

Violet. — Ah! jugez promptement cette couleur.

Amaranthe. — Bien; nommez bien, si vous pouvez, cette couleur,

Tricolore. — Combien de couleurs...

Brun. — Certes, si vous voyez l'objet, vous direz la couleur.

Blond. — Citez-moi promptement la couleur.

Variée (couleur). — A vos yeux quelle est cette couleur.

Ponceau. — Quelle est; parlez, oh! dites promptement la couleur.

Gris. — Hâtez-vous; sachez juste dire la couleur.

Toutes les fois qu'il sera présenté une graine ou un grain, il faut se servir, dans la demande, de cette locution : *ce que je cache dans ma main*, locution qui prévient le compère de la nature de l'objet donné.

CHAPITRE XIV ET DERNIER.

Nous allons, dans ce dernier chapitre, donner les détails de l'expérience que nous offrions au public pour terminer nos séances. Cette expérience avait

pour but de faire trouver un goût quelconque de vin, de liqueur etc., au compère qui tenait à la main un verre rempli d'eau pure.

Voici la manière de procéder :

Le professeur s'exprime en ces termes :

Messieurs, voici un verre rempli d'eau pure, je vais le donner à mon sujet qui, chaque fois qu'il la portera à ses lèvres, trouvera dans cette eau le goût du vin ou de la liqueur qui seront indiqués par les spectateurs. Souvent, pour tromper les expérimentateurs, on leur indique le goût d'une chose qui ne sert pas habituellement de boisson, c'est alors au professeur de former dans sa phrase le nom complet de l'objet proposé. Nous donnons ici presque toute la série des vins et liqueurs, et les plus connus.

Alicanthe.—Bien, monsieur ; jugez donc bien ; oh! je suis certain qu'il connaît ce vin.

Absinthe. — Bien ; citez très juste le goût de la liqueur.

Coco.—Dites promptement ; dites promptement le goût...

Vin rouge. — Ah ! je voudrais savoir le goût.... savez-vous...

Vin blanc.—Ah ! je voudrais savoir le goût... citez-bien...

Vinaigre. — Ah ! quel goût (convention).

Bière.—Citez juste ; faites savoir le goût...

Eau.—Parlez ; quel goût...

Eau sucrée. — Parlez ; quel goût ; trouvez vite...

Limonade. — Monsieur, je ne pense pas qu'il se trompe pour dire le goût....

Orgeat.—Parlez sans hésitation... faites bien savoir le goût...

Sirop.—Trouvez juste... s'il peut dire le goût...

Madère.—Nommez bien, et faites savoir le goût de ce vin...

Malaga.—Nommez bien maintenant... bien; hâtez-vous de dire le nom de ce vin.

Lunel. — Monsieur vous obtiendrez, faisant même la question, une réponse... il sait déjà le goût de ce vin.

Porto.—Quel pays... sachez un peu dire le nom de ce vin.

Kirch.—La liqueur.

Du mêlé. —Nommez facilement... Monsieur, faites la question pour qu'il vous dise le goût que vous voulez qu'il trouve.

Cognac. — Dites promptement; hâtez-vous de dire cette liqueur.

Eau-de-vie. — Parlez! ah! je voudrais savoir le goût...

Baune. — C'est parfait; oh! ce vin lui plaît beaucoup.

Mâcon. — Nommez bien; dites promptement le vin.

Champagne.—Dites immédiatement... bien, nommez quel vin.

Chambertin.—Dites immédiatement... bien; nommez ce vin.

Saint-Perey (1).—Très bien; qu'il fasse savoir le goût de ce vin sur votre demande.

(1) Pour le mot *saint* dans les noms de vins, dans les noms de villes et dans les noms propres en général, nous nous servions des mots *très bien*, en ayant soin d'indiquer dans la phrase qu'il s'agissait d'un nom de vin ou d'un nom propre.



Johanisberg.—Le vin (convention).

Lacryma-Christi.—Mais, bien; dites, sachez juste nommer ce vin.

Chypre.—Demandez; il jugera quel vin.

Syracuse. — Trouvez juste, sachez bien dire, voyons le vin.

Frontignan. — Regardez; sachez promptement obéir pour indiquer ce vin.

Bourgogne.—Citez-nous si vous savez le vin.

Rhum.—Sachez vite nommer cette liqueur.

Punch.—Qu'il vous obéisse; demandez, monsieur, il vous dira le goût.

Anisette.—Bien; oh! je tiens à ce que vous demandiez pour cette liqueur, vous pourriez croire que ma question, etc., etc.

Faro. — Regardez bien; sachez préciser le goût.

Porter. — Qu'il puisse savoir un... faites s'il vous plaît la demande, il dira le goût.

Saint-Émilion. — Très bien... faites-nous juste maintenant savoir le vin.

Bordeaux. — C'est parfait; si vous voulez lui demander ce vin.

Xérès. — C'est très facile... faites savoir le nom de ce vin.

Hermitage. — Il faut savoir nommer juste le nom de ce vin.

Côte-Rôtie. — Dites promptement un vin... s'il peut.

Muscat.—Nommez vite; trouvez donc bien le nom de ce vin.

Cassis.—Dites bien, trouvez juste la liqueur.

Vespétro. — Ah! facilement... trouvez quelle liqueur on veut que vous buviez.

Curaçao. — Dites vite; sachez bien dire pour cette liqueur...

Parfait-Amour. — Bien; nommez-nous si vous connaissez cette liqueur.

Surène. — Trouvez vite; s'il faut obtenir une prompte réponse il faut lui adresser vous-même la question pour ce vin.

Vouvray. — Annoncez-nous à présent, sachez bien juste le nom de ce vin.

Sillery. — Trouvez juste maintenant; faites savoir juste le nom de ce vin.

Ay. — Bien, je voudrais que vous disiez le nom propre de ce vin.

Cap. — Dites bien quel vin.

Clos-Vougeot. — Dites-moi promptement; annoncez-nous quel vin.

Eau-de-Mer. — Parlez, quel goût; nommez facilement si...

Eau-salée. — Parlez; quel goût... trouvez bien maintenant.

FIN DU VOCABULAIRE.

ANECDOTES

SUR LES EXPÉRIENCES DE SECONDE VUE.

Une séance à la société des Magnétiseurs.

La première fois que le public vit sur une affiche : *Expériences de seconde vue,* sa première idée fut de penser à la seconde vue Écossaise qui donne, suivant la tradition, à ceux qui en sont doués, la faculté inappréciable de prédire les événements. Notre intention n'est pas de traiter cette matière.

Tout en offrant à nos lecteurs les moyens de se procurer une agréable distraction, nous avons voulu les mettre en garde contre certaines manœuvres qui déshonorent le magnétisme; car, nous sommes convaincus que des soi-disant somnambules ont employé et emploient encore aujourd'hui, un système de communication qui peut avoir quelque rapport avec le nôtre. Nous ne nous croyons pas assez savants pour aborder la question si profonde du magnétisme; nous voulons seulement constater que cette idée de magnétisme doit être enracinée bien profondément dans l'esprit de beaucoup de personnes pour qu'on ait essayé de nous prouver que nos expériences étaient le résultat d'un rapport magnétique qui existait entre nous et notre compère. L'intelligence de ce dernier était, à vrai dire, si grande que souvent nous avons pu faire illusion; mais le monde devant lequel nous avons donné des séances nous rendra cette justice; c'est que nous avons toujours annoncé et affirmé que

notre compère, ou sujet, n'avait jamais été et n'était pas magnétisé.

IL Y A DU MAGNÉTISME MALGRÉ VOUS, nous répondait-on. Que dire à cela? Divulguer notre secret. C'est ce que nous avons fait en ajoutant à ce petit livre le récit de quelques séances données, soit devant des magnétiseurs, sans que ces personnes aient fait à leur tour des expériences de magnétisme, soit en présence de somnambules, à l'état de sommeil, et nous devons avouer que *jamais*, *au grand jamais*, ces derniers ne purent nous offrir le plus petit résultat. Pourquoi? Nous l'ignorons.

Le magnétiseur se contentait de nous dire : Monsieur, vous avez, *sans vous en douter*, une bien grande puissance magnétique, et il n'est pas étonnant que notre sujet soit dans l'impossibilité de répondre ; car votre volonté seule détruit notre influence. Partout la même réponse; et, ce qui nous a le plus frappé, c'est que cette réponse nous ait été faite par des personnes qui s'occupent très sérieusement de magnétisme, sans l'exploiter ; par des magnétiseurs qui possèdent des sujets et les exploitent, par des personnes qui s'occupent de magnétisme pour leur propre satisfaction, et, enfin par des personnes qui ne *croient pas* et n'ont jamais cru au magnétisme. Nous ne craignons donc pas les démentis; ce que nous allons raconter est la relation fidèle des séances que nous avons données en présence de magnétiseurs, et de somnambules qui existent presque tous, nous l'espérons, puisque nous avons débuté il y a dix-huit mois à Alger, et que nous cessons aujourd'hui nos expériences pour en donner le secret au public.

I.

Séance donnée à la société pour la propagation du magnétisme.

Il existe à Paris une société établie pour la propagation du magnétisme. Dans le courant du mois de septembre 1847, M. Gandon fut présenté avec son neveu (1) au président qui invita ces deux messieurs à faire quelques expériences de seconde vue devant les membres de la société. Avant de commencer, M. Gandon déclara qu'il ne s'agissait pas de magnétisme; qu'il avait établi entre son neveu et lui un rapport si intime, qu'il suffisait qu'une des deux intelligences eût compris une chose pour que la seconde intelligence, celle de l'enfant, ressentît le même effet que la première. On doit bien penser que toutes les précautions furent prises pour qu'aucune communication appréciable ne fût établie entre le professeur et l'élève, et les expériences commencèrent. Tout ce qui fut présenté à l'oncle fut deviné par le neveu; pas une erreur ne fut commise; le succès le plus complet fut obtenu par ces deux messieurs pendant toute la durée de leur séance. On fit reposer l'enfant et les explications commencèrent. Laissons, ici, parler M. Gandon.

« Le président me remercia beaucoup et m'assura que si je voulais développer les facultés si extraordinaires de mon neveu, je finirais par obtenir des ré-

(1) La personne qui avait présenté M. Gandon était, si notre mémoire est fidèle, un des rédacteurs de la *Démocratie pacifique*.



sultats prodigieux, car jamais, disait-il, il n'avait entendu des réponses si promptes et faites avec si peu d'hésitation. Vous n'avez jamais cherché, me disait une personne de la société, à faire lire à votre sujet une lettre cachetée, sans que vous-même ayez pris connaissance du contenu de cette lettre? — Non, monsieur, répondis-je; je ne crois même pas que cela puisse se faire. Je suis loin d'être incrédule, mais je n'ai jamais vu de pareil résultat et je le croirai lorsque je le verrai. — Cependant vous ajoutez foi à des faits que vous ne connaissez pas, ne les ayant jamais vus se passer devant vos yeux? — Oui, lorsqu'il existe pour moi des raisons concluantes sur la réalité de ces faits. Je n'ai jamais vu l'Amérique et je sais qu'elle existe : mais s'il y a eu pour moi impossibilité de mettre le pied sur cette terre, la même impossibilité n'existe pas pour que je puisse être témoin de la lecture d'une lettre cachée aux yeux du sujet et du professeur. J'ai vu plus de cinquante somnambules ou magnétisés, et je vous affirme sur l'honneur, que jamais je n'ai été témoin d'un fait si extraordinaire. »

Toutes les personnes qui m'écoutaient étudiaient le magnétisme; plusieurs en avaient obtenu des résultats surprenants, et il eût été facile de me convaincre ce soir-là. Je dois avouer que je ne fis aucune proposition, je me contentai de faire mes expériences.

Monsieur, me dit le président, pourriez-vous, rien qu'en indiquant du doigt un objet faire deviner cet objet à votre enfant placé dans l'impossibilité de vous voir.

— Quelquefois, répondis-je : dans une séance pu-

blique, comme les spectateurs n'aiment pas généralement les discussions et que chaque personne est satisfaite si mon sujet devine tout ce qui peut être présenté, je me borne aux expériences que je viens d'avoir l'honneur de faire devant vous, et j'évite autant que possible ce qui pourrait mettre obstacle à notre réussite. Mais ici, en petit comité, comme je suis certain de votre indulgence, en cas d'erreur de la part de mon sujet, je vais essayer de vous satisfaire.

On plaça l'enfant le visage contre le mur à l'extrémité de la salle; cinq ou six personnes formèrent un rideau vivant entre nous deux et tout ce que j'indiquai du doigt en prononçant le monosyllabe *là* fut nommé à haute voix : il y avait bien de quoi s'étonner, aussi les exclamations ne manquèrent pas.

—Vous voyez bien, disait une personne, que c'est du magnétisme; à peine avez-vous indiqué un objet que votre enfant le dit!..

— Et sans aucune hésitation!

—Et sans que vous prononciez d'autre mot que *là, là, là*!

— Il répond même avant que vous n'ayez ouvert la bouche!

— C'est du magnétisme!

— Certainement!

— C'est incontestable!

—Malgré vous!

Toutes ces interpellations partaient à la fois absolument comme si j'eusse été le maître de tous les esprits, mais ces messieurs ne pourront jamais m'accuser d'avoir usé de supercherie. J'avais déclaré en entrant que je ne m'occupais pas de magnétisme et je

vais prouver que mon enfant pouvait très bien dire le nom des objets que je montrais en prononçant le mot *là* sans qu'il y eût rien de magnétique dans nos expériences.

Il existe toujours dans une réunion d'un certain nombre de personnes des objets usuels, des choses qui certainement y seront apportées.

J'avais prévu ce cas et mon enfant savait d'avance, par cœur, une liste ou plutôt plusieurs séries de ces objets. Il était guidé, comme moi, par l'ordre des lettres alphabétiques. Voici la série que je fis dire dans cette soirée.

Pour bien indiquer à mon compère que je pouvais (après un coup d'œil scrutateur donné dans la salle trouver ma série complète et que cette série serait celle des objets devinés par le monosyllable *là*, je m'exprimai ainsi :

— Messieurs, je vais montrer dix, vingt objets en employant toujours le même mot, et le mot *là*, par exemple, qui est un mot d'indication mon sujet n'hésitera pas un instant, et je commençai. On va voir que le tour n'était pas difficile, l'ordre des lettres de l'alphabet étant suivi pour mieux guider la mémoire dans laquelle le travail était déjà fait.

RÉPONSE.

Là—un *A*nneau.
Là—une *B*otte.
Là—un *C*hapeau.
Là—une *D*ame.
Là—une *E*pingle.
Là—du *F*eu.
Là—un *G*ant.
Là—un *H*abit.

Là—de l'*I*voire.
Là—la couleur *J*aune.
Là—*R*ien (peu de mots commencent par K et ce *rien* placé au milieu de la série produisait un effet merveilleux).
Là—des *L*unettes.
Là—un *M*onsieur.
Là—le *N*ez.
Là—l'*O*reille.
Là—un *P*antalon.
Là—*Q*uatre personnes.
Là—une *R*obe.
Là—un *S*iége.
Là—de la *T*oile.
Là—*U*n enfant.

J'avais eu l'attention, comme je l'ai dit, de m'assurer de la présence de toute la série et j'avouerai que je craignais d'abord qu'il ne me manquât quelque chose ou quelqu'un, car au commencement de la séance je n'avais vu ni dame ni enfant; au moment de l'expérience ma série était complète.

Tout n'était pas fini.

— C'est inouï, c'est incroyable, disait-on de tous côtés.

— Mon Dieu! le magnétisme produit des effets si extraordinaires que M. Gandon, s'il le voulait, ferait dire à son neveu tous les objets possibles sans même ouvrir la bouche.

Un compère n'eut pas mieux parlé, et je remercie du fond du cœur le charitable inconnu qui me mit à même de faire une expérience nouvelle.

— Non, non, ce pauvre enfant est fatigué! en voilà assez!

7

— Oh ! répondis-je, il peut continuer, cela ne le fatigue pas. Cette fois je ne parlerai pas.

Et je commençai.

A peine avais-je montré du doigt (ce qui parut à tout le monde être l'effet du hasard bien entendu) les choses qui étaient près de moi, que mon compère les désignait à haute voix sans paroles de ma part. — C'était tout simplement notre seconde série, la série sans parler, étudiée par cœur et il était impossible de se tromper car il y a toujours et il y aura toujours dans une société, si peu nombreuse qu'elle soit :

Le nez,
Le pied,
L'oreille,
La bouche,
Le bras,
Un chapeau,
Une canne,
Un monsieur,
Une dame,
Un siége,
Une montre.

Je ferai remarquer que sur ces onze désignations cinq à six me furent faites par les personnes elles-mêmes, qui ne se doutaient pas qu'elles me forçaient de choisir tout ce qui était nécessaire à la réussite de nos expériences.

Une dernière expérience me fut demandée par le président.

— Monsieur, me dit-il, je vais prendre à mon choix un objet que je me contenterai de vous montrer, je demanderai moi-même à votre sujet la nature de cet objet. Est-ce possible, quoique, à vrai dire, j'aie la conviction qu'il n'hésitera pas.

— Retourne-toi, dis-je à mon sujet.

— Vous ne direz rien, reprit le président.

— Ah ! faites s'il vous plaît la question, ripostai-je.
v e r

Alors le président prit un verre, le posa sur la table, et, à la grande stupéfaction de chacun, l'enfant se mit à dire :

Monsieur, vous avez pris un verre.

J'en appelle au souvenir de la personne qui présidait ce soir-là : ai-je déclaré qu'il n'y avait pas de magnétisme dans nos expériences, et ces expériences sont-elles racontées fidèlement ?

Je vais expliquer le tour du verre.

Ce verre à boire était un objet peu usité sur une table de bureau et, comment cela se fit-il, j'eus la certitude qu'il serait choisi par le président. La réponse que je lis : *Ah ! faites s'il vous plaît la question*,
v e . r
avait averti mon sujet, la chance nous servit et tout fut dit.

Je dois ajouter, en terminant ce récit, que je n'eus qu'à me louer de la réception qui me fut faite, et qu'aucun des membres présents ne chercha à pénétrer notre secret. Seulement je crois que presque tous furent persuadés que je les trompais légèrement, car je fus accompagné par ces mots : C'est du magnétisme, c'est du magnétisme.

II.

Une séance donnée en présence d'une personne magnétisée et d'une lucidité hors-ligne pendant le sommeil magnétique,

« Le 18 avril 1848, j'étais à Mons, en Belgique, où je me proposais de donner quelques séances si

l'occasion s'en présentait, et j'avoue que je regrettais presque d'être entré dans cette ville qui était alors sur le pied de guerre. Mes lecteurs parisiens n'ont pas besoin d'explication, car, qui dit *pied de guerre*, dit à peu près *état de siége*. Le grand nombre de troupes qui occupaient la cité pouvaient me faire espérer de réussir dans une séance publique, mais, chose étonnante, je reçus si peu d'encouragement d'un officier de chasseurs à cheval que j'avais connu en Afrique, où il était venu servir en amateur, que je renonçai à mon projet, et je fus assez heureux pour recevoir l'accueil le plus flatteur dans les différentes sociétés de la ville qui sont nombreuses et brillantes.

Je dirai, en passant, que jamais je n'ai rencontré dans aucun pays d'officier plus présomptueux que l'officier belge : il sait tout, il connaît tout, et ce n'est pas de la médisance de ma part ; c'est le jugement porté sur ses collègues par un de leurs camarades, Belge comme eux, mais comme je l'ai annoncé, Belge qui était venu faire le coup de sabre en amateur contre les bédouins. A ce moment surtout, où les remparts de Mons étaient hérissés de canons et de mortiers, les officiers de la garnison étaient intraitables ; chaque jour ils lançaient à mon adresse quelque petite épigramme contre notre république, et il m'était impossible de les éviter, l'hôtel que j'habitais avait pour sa part une trentaine de ces messieurs.

— Puisque vous affectez de tourner en ridicule devant moi la république française, leur dis-je un jour, commencez par vous faire gouverner par des Belges et vous aurez la parole. Votre roi n'est pas belge, votre chef, le ministre de la guerre, n'est pas belge, votre ministre de l'intérieur n'est pas belge, vos journa-

listes, en grande partie, ne sont pas belges, vous avez fait, en un mot, des emprunts à tout le monde; donc vous n'avez pas trouvé chez vous d'hommes capables de vous diriger, et vous n'avez pas le droit de mal parler des Français. — Ce qui ne m'a pas empêché de lire un jour dans un journal belge cette phrase mémorable : *La Belgique est grande et forte et la France est faible.* Et j'affirme que cette citation est tirée textuellement d'une feuille belge, rédigée par un renégat français, et c'est ce qu'il y a de plus triste.

Quoi qu'il en fût de la disposition des officiers en garnison à Mons, cela ne m'empêcha pas de donner trois séances dans cette ville. Je ne citerai que celle de la société de l'Harmonie, société dont le président, M. Plétain, notaire, est un des hommes les plus aimables que j'aie pu voir. Si mon livre passe la frontière de Belgique, ce qui ne m'étonnerait pas, les Belges nous prenant tout, bon ou mauvais, je souhaite que M. Plétain lise ces lignes dans lesquelles je lui témoigne toute ma reconnaissance. La soirée terminée, le digne président de la Société me prit à part et m'invita à venir chez lui le lendemain. — Nous avons à Mons, me dit-il, une jeune personne, une comtesse, qui est douée d'une lucidité extraordinaire pendant le sommeil magnétique; voulez-vous demain soir venir chez moi, vous y serez témoin de choses prodigieuses et, si vous y consentez, puisque vous dites que les résultats obtenus de votre enfant ne le sont pas par le magnétisme, si vous y consentez, bien entendu, nous demanderons à cette jeune personne quel est votre secret.

— Volontiers, répondis-je à M. Plétain, et je puis vous certifier que je serais charmé de voir pareille chose. — Ainsi à demain.

Le lendemain je fus exact au rendez-vous, et je me trouvai au milieu d'un cercle d'amis intimes, parmi lesquels était placées la demoiselle si lucide et sa mère. Je fis d'abord quelques expériences ; je plaçai mon enfant dans une pièce voisine dont la porte fut fermée et tout ce que j'indiquai dans le salon où la société était réunie fut répété sans aucune hésitation. La jeune comtesse me parut plus que les autres personnes frappée de pareils résultats, et je m'attachai surtout à faire deviner par mon compère des additions, des multiplications, des mots en langue étrangère... en un mot, tout le monde fut enchanté.

La jeune personne fut magnétisée par M....., prêtre de la cathédrale de Mons, et j'avoue que je fus surpris de la rapidité avec laquelle s'accomplit cette opération. A peine le prêtre avait-il fixé son regard sur celui de la demoiselle, qu'elle tomba dans le sommeil magnétique... Je commençais à trembler pour mon secret. Lorsque l'irritation ou l'émotion produite sur le sujet par ce sommeil instantané fut un peu apaisée, je demandai la permission de poser une question.

— Mademoiselle, dis-je en m'approchant d'elle, avant que monsieur votre magnétiseur vous demande mon secret, je désire faire une expérience, non pas sur l'inconnu, mais sur quelque chose qui existe déjà pour moi. Veuillez me dire le nom de la fleur que je viens d'écrire sur ce papier ; et, en même temps, je présentai à la jeune personne un petit morceau de papier sur lequel j'avais écrit le nom de *Paulonia imperialis*.

A peine avais-je posé cette question, qu'un changement subit et incroyable, pour moi du moins, s'o-

péra dans toute la personne endormie. Elle s'agita d'une façon convulsive en me disant avec tous les signes de la terreur la plus vraie : *Allez-vous-en, monsieur, j'étouffe, vous me brûlez ! Oh! que je souffre !* En même temps elle fut saisie de ce que j'appellerai une horrible attaque de nerfs; le silence fut ordonné, et le magnétiseur me pria de passer dans une autre pièce, car ma présence était un obstacle insurmontable au rétablissement de la pauvre enfant, qui fut elle-même transportée dans le salon le plus éloigné du lieu de la réunion. La mère de la jeune personne fondait en larmes, le magnétiseur tremblait à l'idée d'un fatal dénouement, car jamais pareille chose n'était arrivée; et M. Plétain! le digne homme, ne savait comment s'excuser auprès de moi. — Vous pensez peut-être, me disait-il, que ceci est une comédie? — Il me faudrait bien peu de cœur pour cela, lui répondis-je. Comment, même étant doué de la plus grande incrédulité, un homme d'honneur oserait-il avoir une pareille pensée en présence des larmes d'une mère et de votre inquiétude à tous, au milieu d'une des familles les plus honorables de la Belgique. C'est moi qui suis désolé de ce terrible accident, car j'en suis peut-être la cause involontaire. M. Plétain me quitta un instant pour aller voir la jeune malade, qui n'hésita pas à lui dire : *Vous venez de parler à ce monsieur; je vous en prie, laissez-moi, il me semble que vous avez du feu après vous.*

Pendant *deux grandes heures* il n'y eut pas d'amélioration dans l'état de la malade, que son magnétiseur ne voulait pas réveiller, car il craignait beaucoup de le faire tant que cette crise durerait. Je pris congé de M. Plétain, plus désolé que jamais, et je me dirigeai

vers ma demeure. Je voulus, avant de rentrer, tenter à mon tour une expérience. Cette jeune personne, me dis-je, a été frappée par ce qu'elle a vu et entendu, et quoique je pense que le souvenir de ce qui se passe dans l'état ordinaire ne doive plus exister pour un sujet magnétisé, comme le souvenir de ce qui s'est passé dans l'état de somnambulisme n'existe plus pour le sujet lorsqu'il est réveillé, il est certain pour moi que, sans m'en douter, j'ai une influence très grande sur cette personne, et que cette influence doit encore exister ici, dans la rue, comme elle existait tout-à-l'heure dans l'intérieur de la maison. A ces mots, je me retournai du côté de la demeure de M. Plétain, et je dis mentalement : *Je veux que cette jeune fille se lève et se rende au jardin.* Ensuite je rentrai prosaïquement me coucher, sans voir personne, sans faire part à qui que ce fût de ces événements si nouveaux pour moi.

Le lendemain, de bonne heure, je retourne chez M. Plétain, et, après les premières salutations, je lui demande ce qu'a fait la jeune fille la veille après mon départ. — *Elle a été longtemps encore malade; mais elle a demandé à être portée au jardin, et le grand air l'a tout-à-fait remise.*

— Mais combien de temps après mon départ?

— A peu près deux minutes.

— Et cette demande a été faite subitement?

— Portez-moi au jardin, a-t-elle dit; voilà tout.

— Lui a-t-on parlé de moi.

— Oui; mais lorsque je suis rentré au salon, elle nous a dit que vous étiez parti et qu'elle se sentait mieux.

J'ai rendu compte ici de ce que j'ai vu, et ma mémoire ne m'est pas infidèle, puisque le jour même

j'écrivis tout ce qui s'était passé dans cette soirée si fertile en émotions.

Je n'ai jamais nié le magnétisme; je nie et je nierai les effets qu'on veut en tirer dans un but de tromperie, parce que je ne crois pas, jusqu'à preuve contraire, qu'un magnétisé puisse dire l'inconnu, l'avenir en un mot; l'ordre des choses serait renversé. Ainsi, dans la soirée dont je viens de donner le récit complet, je me suis trouvé, sans intention de ma part, le maître du magnétiseur et du sujet. Le magnétiseur était persuadé que mes expériences étaient le résultat d'études magnétiques, ce que j'ai fait l'a vivement frappé; l'effet produit chez lui a rejailli sur la jeune personne qui s'est trouvée à son tour le point de mire de deux volontés, et la mienne fut la plus forte. Voici comment tout cela m'a été expliqué par des magnétiseurs consciencieux; mais je dois dire que je ne désirais qu'une chose dans cette soirée, être témoin d'un résultat satisfaisant; et ma volonté était nulle; je souhaitais au contraire de toutes mes forces que cette demoiselle pût répéter le nom de la fleur que j'avais écrit, mais il paraîtrait que je suis possesseur d'une dose considérable de fluide magnétique, puisque je n'ai jamais pu être témoin, comme je l'ai déjà dit, de ces prédictions incroyables annoncées avec tant de fracas.

III.

Le juré de Blois.

Je suis désolé de ne pas connaître le nom d'un homme qui vint à Blois me consulter, absolument comme si j'avais eu le pouvoir de Dieu ou de Satan; et si je suis désolé de ne pouvoir livrer ce nom à la publicité, c'est que l'homme qui le portait était ap-

pelé, comme juré, à prononcer l'arrêt des malheureux traduits aux assises de Blois au mois d'octobre 1847.

Le lendemain d'une séance donnée à l'Hôtel-de-Ville, un instant après le déjeuner, on me prévint qu'un monsieur désirait me parler ; je sortis, et je vis un homme âgé d'une cinquantaine d'années et portant le costume d'un riche paysan ; la figure de cet étranger était assez distinguée et inspirait sinon le respect, au moins le sérieux.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait demander, pourrais-je vous être utile à quelque chose?

— Certainement, monsieur, répondit notre inconnu (il l'était beaucoup pour moi).

— Veuillez vous asseoir, et expliquez-vous.

— Oh! ce n'est pas la peine ; je suis juré à la cour d'Assises, et il faut que j'y sois rendu tout-à-l'heure. Voici ce que c'est. J'ai quatre enfants, quatre garçons, qui ont tous un sort...

Je regardai mon homme avec plus d'attention ; rien chez lui ne me parut dérangé.

— Cela a l'air de vous étonner, n'est-ce pas? Eh bien! c'est comme je vous le dis, et comme je sais que vous pouvez deviner celui qui leur a jeté ce sort, je vous assure que vous n'aurez pas à vous en repentir si vous voulez leur ôter.

Ma foi ! il aurait pu continuer longtemps ; je n'en revenais pas. Un homme appelé à juger ceux que la loi croit devoir accuser, un homme appelé à se prononcer en conscience sur une question de vie et de mort, ajoutait foi aux sorciers. Mais quelle confiance avoir dans cet insensé qui, peut-être, avait la figure la plus respectable parmi tous les jurés de la session.

Un instant, j'eus l'idée de me rendre auprès du président des assises et de lui raconter notre entretien pour qu'il avisât à éloigner un juré qui m'eût écouté si je lui avais ordonné de condamner *Pierre* et d'acquitter *Paul*, mais je changeai d'idée, et j'évitai un scandale qu'on n'eût pas manqué de qualifier de réclame; toutes ces réflexions ne m'avaient pris qu'une minute; je fus bien vite maître de mon sang-froid et je repris l'entretien...

— Eh mais, c'est facile.

— J'en étais sûr.

— Voyons, dites-moi, quel sort on leur a jeté.

— Ils ont un sort que les trois premiers sont mariés...

— Mais il me semble qu'ils ont cela de commun avec bien d'autres.

— C'est vrai; mais leur sort c'est qu'ils se sont mariés tous trois sans mon consentement et que le quatrième, qui est le dernier, ajouta naïvement notre juré, veut en faire autant.

— Allons, consolez-vous, c'est le sort le plus facile à retirer.

Il y avait là une douzaine d'officiers du 73e régiment d'infanterie de ligne qui ont été témoins du fait. Je me rapprochai, tout en causant, de ces messieurs, et alors j'élevai la voix de manière à être bien entendu.

— Messieurs, m'écriai-je, en désignant mon homme, voici monsieur, qui avec ses cheveux blancs est juré pour la session des assises qui s'ouvrent aujourd'hui. Monsieur a quatre enfants sur lesquels on a jeté un sort, et j'ai promis à monsieur de lui donner les moyens de retirer ce sort infernal qui est

si terrible, que les trois premiers enfants de monsieur se sont mariés sans son consentement. Comme le quatrième, *qui est le dernier*, veut en faire autant, que le père donne son consentement, le sort sera retiré, et monsieur pourra juger ses concitoyens en toute sécurité.

A peine avais-je terminé mon discours que mon homme disparut, et puisse la honte qu'il éprouva, lui avoir fait prendre un autre chemin que celui du banc des jurés. Et ceci se passait il y a un an, en 1847, et l'homme qui croyait à ces sottises était un *riche fermier* du pays, un homme qui envoyait cent sacs de blé à la fois sur le marché : peut-être était-il marguillier? Qui sait? Il y a tant de gens intéressés à maintenir l'ignorance à leur profit qu'il ne se sera pas trouvé une âme charitable dans le village de ce brave juré pour lui dire : Vous êtes fou! Après cela tout le monde croit peut-être aux sorciers dans ce village; le curé compris!

IV.

L'AMOUREUX DE PITHIVIERS.

A Pithiviers, sous-préfecture du département du Loiret, l'histoire fut plus amusante.

Si cette petite ville est renommée par ses pâtés, je n'hésite pas à la placer en première ligne pour l'affabilité de ses habitants. J'avais été demandé dans presque toutes les familles et le succès le plus complet avait couronné nos expériences. La veille de mon départ, un marchand de safran (1) vint me rendre visite.

---

(1) On fait à Pithiviers un commerce considérable de safran.

C'était un grand gaillard de bonne mine, et qui portait la blouse nationale avec une aisance qui me fit penser à toute autre chose qu'au but réel de cette visite. C'était, cependant, encore une consultation que j'allais donner.

—Monsieur, commença notre marchand de safran, on m'a dit que vous aviez un enfant qui savait tout, qui connaissait tout et...

— Qu'est-ce qui vous a raconté cela?

— Mais tout le monde, parbleu! on sait bien dans la ville que rien qu'en voyant la fille de l'hôtel de l'Écu vous avez dit qu'elle avait trois amoureux; que le premier s'appelait Thomas; qu'il était cordonnier et pied-bot! et je suis bien sûr que si vous vouliez, vous pourriez joliment me dire une chose qui.... que...

— Allons, expliquez-vous, puisque vous voulez absolument... et cette fois j'avais beaucoup de mal à ne pas rire au nez de ce grand imbécille.

— V'là ce que c'est.

— Je parie qu'il s'agit d'une femme, d'une jeune fille peut-être.

— Voyez-vous; vous savez déjà.

— Elle est brune?

— Ah! mon Dieu!

— Continuez.

— Et bien, il faut vous dire, malgré que vous connaissez cela aussi bien que moi, que ma promise m'a dit qu'elle allait aujourd'hui chez sa tante, à Bois-Commun (1), et j'ai bien peur que cela ne soit pas vrai...

(1) Petite ville de l'arrondissement de Pithiviers.

— Et, en marchand de safran, bien avisé, vous vous êtes dit : il y a ici un sorcier, je vais aller le consulter et j'attraperai mon infidèle. Vous avez bien fait, votre figure me plaît et je vais vous dire toute la vérité. Je n'ai pas besoin de déranger mon enfant... ces choses là sont si insignifiantes.

Ici mon grand gaillard ouvrit ses oreilles de façon à ne rien perdre de mes paroles, et après m'être recueilli un instant je prononçai gravement les mots suivants, en étendant ma main droite dans la direction de Bois-Commun.

— Pour tout le monde, pour vous le premier, votre promise a été à Bois-Commun ! Pour moi elle est à Bouzonville-les-Bois (1).

— Et son cousin qui demeure-là, se mit à gémir mon marchand de safran, qui sans me remercier, sans me saluer, se sauve et court encore. J'avais parlé au hasard ; je m'étais seulement rappelé le nom d'un village assez éloigné de Pithiviers et je ne m'attendais pas à produire une si grande impression sur l'imagination de notre amoureux. Il paraît qu'il était doué d'une certaine dose de jalousie, augmentée peut-être encore par cette malheureuse consonnance de Bois-Commun et Bouzonville-les-Bois.

IV.

L'AMOUREUX PERDU.

Il n'y a pas ou presque pas de villes qui ne m'aient offert quelques exemples de l'aveuglement de certaines personnes. Que le lecteur ne croie pas que ces personnes appartinssent à la classe la plus malheu-

(1) Village de l'arrondissement de Pithiviers.

reuse de la société ! Bien loin de là ! sauf une ou deux exceptions, c'étaient de riches paysans, des bourgeois et quelques *dames du haut parage !* A Namur, une dame et sa fille, charmante enfant de 17 ans, viennent me demander dans quel pays se trouvait un beau jeune homme, l'amoureux de la jeune fille. Je m'excuse en affirmant que ces dames ont mal compris le but de mes expériences ; on insiste, je tiens bon ; il n'y avait pas grand mérite de ma part, et ces dames s'éloignent de très mauvaise humeur en s'écriant que mon refus était un manque de délicatesse, tandis que je pouvais tirer une respectable famille de l'inquiétude où elle était plongée, etc., etc. De son côté, l'hôtesse ouvrait des yeux égarés, car la brave *Wallone* ne comprenait pas (elle me l'a dit après le départ de ces dames) mon refus. Comment, me disait-elle, vous avez une occasion de gagner trente ou quarante francs et vous refussz ; vous connaissez bien mal vos affaires. Il est certain qu'il sera toujours plus facile de gagner de l'argent en trompant le public plutôt qu'en lui disant la vérité ; et je m'étonne pas si on trouve aujourd'hui tant de devins et des plus clairvoyants, dans leurs annonces.

Après tout, se fait tromper qui le veut bien, et moi-même, n'ai-je pas eu mille occasions de le faire. Un jour c'est une dame qui vient me prier de jeter un sort sur un homme qui lui avait causé du chagrin :

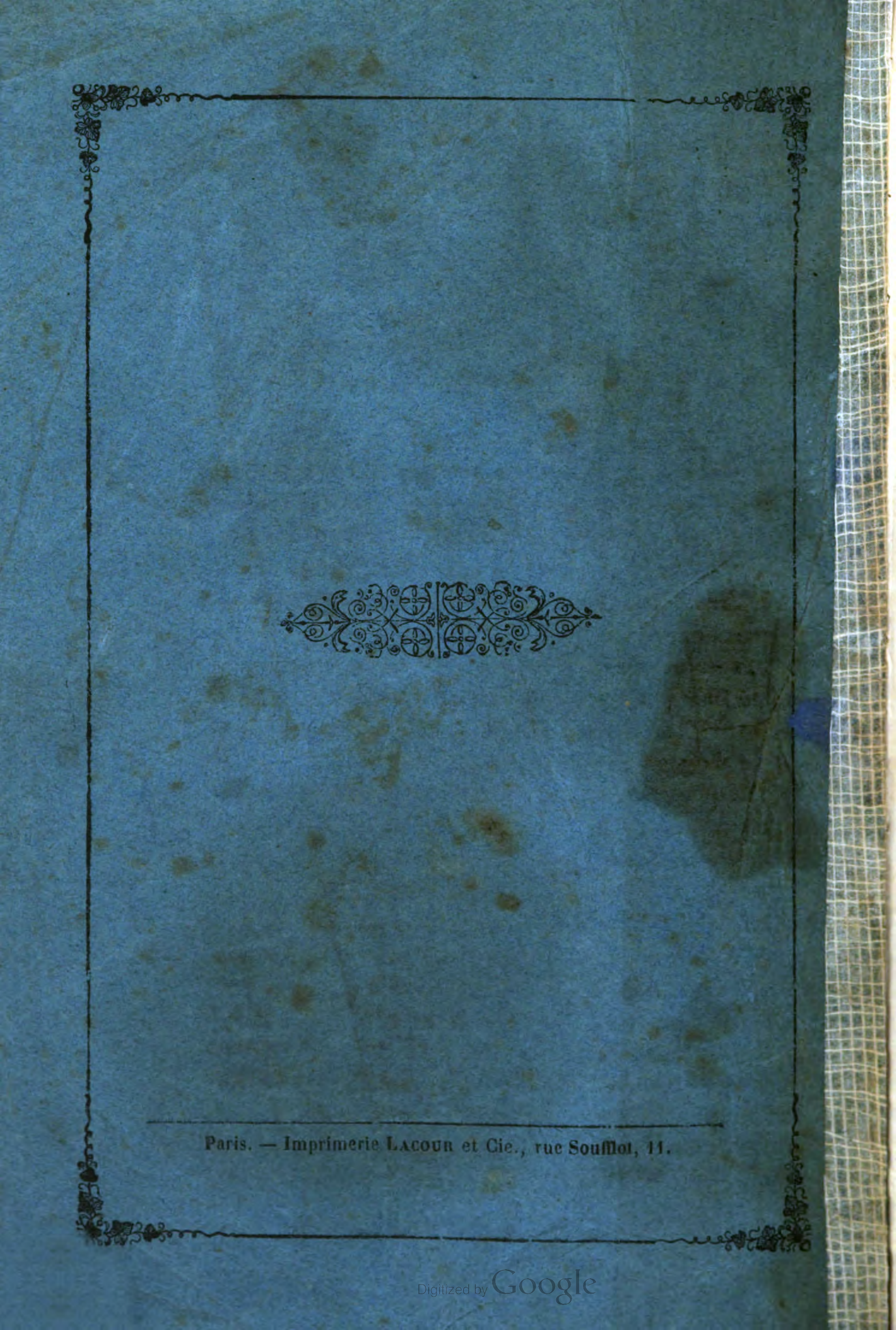
Ne le faites pas mourir, me disait cette bonne âme, mais jetez-lui de la vermine (textuel).

Pareille chose était arrivée à un prestidigitateur célèbre; qui, s'il le voulait, raconterait bien des anecdotes sur la crédulité des hommes et des femmes surtout.

Tout est vrai dans ces historiettes dont pas un fait n'est inventé ; c'est ce qui prouve à nos lecteurs que les expériences de *seconde vue,* faites par M. Gandon, frappèrent bien vivement les imaginations puisque, presque jamais, on n'ajouta foi à ce rappprt mécanique d'intelligence, rapport qui existe bien réellement puisque nous en avons donné la preuve irrécusable dans ce volume que toute la France voudra posséder.

FIN.

PARIS. — Imprimerie de LACOUR, r. S.-Hyacinthe-St.-Michel, 33.



Paris. — Imprimerie Lacour et Cie., rue Soufflot, 11.



